onze

SPECIAL COUPES D'EUROPE

POSTERS GEANTS: NANTES ET FERRERI

HERBIN: VERS QUEL DESTIN ?

M 1746 - N° 86 - 10 F
FÉVRIER 83 SUISSE 4.50 F.S. ESPAGNE 160 PTAS. ITALIE 4300 LIRES. BELGIQUE 81 F.B.
HOLLANDE 6.50 F.L. GABON. COTE-D'IVOIRE. CAMEROUN. SÉNÉGAL 450 CFA. ISSN 0398-92 X

CAMEL
FILTRE
VENTE EN FRANCE 01
CAMEL
FILTERS
TURKISH & DOMESTIC BLEND
IGARETTES
CHOICE QUALITY

onze

FEVRIER 1983 ONZE N°86

HANSI MULLER/6

Avec l'Allemand de l'Inter, une longue interview de Francis Huertas.

COUPES D'EUROPE/16

De Liverpool au Sporting, découvrez les rescapés de l'aventure européenne.

FERNANDEZ/60

Le jeune loup du P. S.-G. dans le grand bain international.

Cher Onze	6
Editorial	15
Posters	35
F comme football	58
Waterschei	66
Les matches européens	68

HERBIN/70

Lettre au « Sphinx », par Jean-Michel Larqué.

BENFICA/74

Le grand club portugais à nouveau vers les sommets ?

CRÉDIT PHOTOS
MICHEL BARRAULT : pages 3, 16 à 19, 26 à 29, 58, 60 à 63, 68, 74 à 79 ;
GÉRARD BEDEAU : pages 20-21, 22-23, 25, 32 à 34, 59, 68, 69 ;
ALAIN DE MARTIGNAC : pages 1, 3, 6 à 13, 24, 30-31, 51 à 53, 54 à 57, 58, 59, 64-65, 68, 69 ;
THIERRY FRICARD : page 15 ;
MICHEL DAMANET : pages 66, 67 ;
SCHROEDER : page 67.

onze

FÉVRIER 1983
N° 86

Président-Directeur général :
Jean Hohman.
Directeur général adjoint :
Yves Martinais.
Directeur de la rédaction :
Jean-Pierre Frimbois.
Rédacteur en chef :
Alain Leiblang.
Direction artistique :
Jean-Pierre Lacoste.
Secrétaire général de la rédaction :
Antoine Vierne.
Rédaction :
Jean-Michel Larqué,
Francis Huertas.
Secrétariat :
Florence Dasset.
Photographes :
Michel Barrault,
Gérard Bedeau,
Alain de Martignac.
Assistant maquettiste :
Philippe Nériny.
Service photo :
Nathalie Devise
Laurent Dagron.

Société éditrice :
S.N.E.F.
Président-Directeur général :
Jean Hohman.
Directeur général adjoint :
Yves Martinais.
Administrateur général :
Claude Ski.
Directeur des ventes :
Maxime Vazeille.
Directeur de la promotion :
Alain Rioux.

Publicité :
Interdeco.
Directeur :
Gilbert Parichi.

Ont participé à ce numéro :
Thierry Roland
Guy Mislin.
Thadée Fogiel

ONZE, LE FOOTBALL INTERNATIONAL EN COULEURS. MENSUEL 10 F. 12 NUMÉROS PAR AN. ADRESSE : 23, RUE DE BERRI, 75388 PARIS CEDEX 08. TEL. : 562-44-55. PUBLICITÉ : INTERDECO, 67, CHAMPS-ELYSÉES, 75008 PARIS. TELEPHONE : 225-53-00. ABONNEMENTS : ONZE, 23-25, RUE DE BERRI, 75388 PARIS CEDEX 08. TÉLÉPHONE : (1) 562-44-55. 1 AN (12 NUMÉROS) : FRANCE, 108 F ; ÉTRANGER, 140 F ; 1 AN (12 NUMÉROS + NUMÉROS HORS-SÉRIE), 148 F (FRANCE UNIQUEMENT). POUR TOUTE RÉCLAMATION, JOINDRE L'ÉTIQUETTE COLLÉE SUR LA DERNIÈRE BANDE D'ENVOI. TOUS DROITS DE REPRODUCTION (TEXTES ET PHOTOS) RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS, SOUS QUELQUE PROCÉDÉ QUE CE SOIT. ONZE EST UNE MARQUE DÉPOSÉE POUR LA FRANCE A L'INPI ET POUR L'ÉTRANGER A L'UNION INTERNATIONALE SOUS LE N° 424477 POUR TOUS LES PAYS ADHÉRENTS A CETTE UNION. DÉPÔT LÉGAL N° 10532, IMPRIMÉ PAR LA S.C.I.A. A LA CHAPELLE-D'ARMENTIÈRES (59) (OFFSET), HÉLIOGRAVURE DE FRANCE Z.I., RUE R.-ESTIENNE A NOYON (60400) (HÉLIO). ONZE EST ÉDITÉ PAR LA S.N.E.F., RC PARIS B 311.088.421, LOCATAIRE GÉRANTE DES ÉDITIONS DE FRANCE. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : JEAN HOHMAN. ONZE EST DISTRIBUÉ EN FRANCE PAR LES NMPP.
COMMISSION PARITAIRE N° 57387.

CHER

ONZE tient à remercier tous ses amis (et amies) lecteurs (et lectrices) qui lui ont envoyé leurs vœux pour l'année 1983 et renouvelle les siens aux amateurs de football du monde entier.

ONZE DE ONZE

Pourquoi ne décernez-vous pas le Onze d'Or au joueur qui a obtenu la meilleure note à son poste ? Ainsi, pour 1982, c'est Max Bossis qui aurait été couronné.

Michèle Bourmaud, Annemasse.

Cette question nous a souvent été posée et notre réponse reste la même. Le Onze d'Or ne désigne pas seulement le meilleur joueur à son poste, mais également celui qui a le plus marqué l'année du football. Aussi bien, d'ailleurs, sous les couleurs de son club que sous le maillot de l'équipe nationale.

GROGNE

J'admire la contradiction qui peut exister dans certains clubs français ! Ils veulent plus de supporters pour faire de meilleures recettes. Et pourtant, leur manière de procéder peut-elle permettre cela ? Un exemple. Mon père, mon frère et moi-même devions aller voir la très bonne équipe de Bordeaux jouer à Nantes. Habitant le Maine-et-Loire, nous ne pouvions acheter nos billets à Nantes même. Aussi les avions-nous commandés par téléphone. Il nous fut répondu que nous ne pouvions avoir que des places debout (les « pourtours »). Des personnes de notre entourage ne désirant pas être debout ne purent donc aller voir cette rencontre. Pour ce sommet du championnat le stade était plein, mais qu'en est-il lorsque ce sont d'autres équipes qui viennent à Marcel-Saupin ? Bien sûr, les abonnés ont des priorités et les gens habitant à Nantes sont favorisés mais que faire pour que les supporters nantais isolés et éloignés puissent soutenir leur équipe ? Nous avons été voir ce match mais tout le monde n'a pas le même courage.

R. Guillarme, Chalonne-sur-Loire.

Merci de nous faire part de votre ressentiment qui doit amener les responsables de nos clubs à réfléchir sur ces problèmes d'accueil des spectateurs.

ELTON JOHN

Quel est le rôle exact du chanteur Elton John dans l'équipe anglaise de Watford ?

Monique Leblond, Barneville-Carteret.

Elton John n'est ni plus ni moins que le président de Watford, le club de première division anglaise. Ce rôle est très important, car les clubs d'outre-Manche sont organisés en sociétés commerciales et non en association, comme le sont la plupart des clubs français.

ÉTOILE ROUGE

Quels furent les clubs éliminés par l'Étoile Rouge de Belgrade dans la Coupe U.E.F.A. 78-79 ? *Staf, Thiais.*

Pour parvenir en finale de Coupe U.E.F.A. et avant de se faire battre par le Borussia Mönchengladbach, les Yougoslaves de l'Etoile Rouge avaient successivement éliminé le Dynamo Berlin (2-5 ; 4-1), le Sporting Gijon (1-01 ; 1-1), Arsenal (1-0 ; 1-1), West Bromwich Albion (1-0 ; 1-1) et le Hertha Berlin (1-0 ; 1-2).

CORRESPONDANTS

J'ai 18 ans et je désire échanger des badges, des photos, des programmes et des souvenirs du football portugais avec des lecteurs européens. ***Luis Miguel Martins, Rua de Negrao 62-A,950 O Ponta Delgada, S.Miguel, Azores, Portugal.***

Je désire correspondre et échanger des souvenirs des footballs soviétiques, polonais, tchèques, hongrois, roumains ou Est-allemands avec des lecteurs français ou autres. Écrire en français ou en anglais. ***Serghey Milosserdov, ul. Metallistov 9,kv 5, Kiev,252057, U.R.S.S.***

Supporter de Benfica, je voudrais échanger des informations et du matériel concernant le football (tickets, posters, revues, timbres) avec des garçons et des filles du monde entier. Écrire en français, espagnol ou portugais. ***Joao Manuel Tereso, Rua da Ribeira, N° 33 Maionga, 2460 Alcobaça, Portugal.***

Je voudrais échanger des autographes de joueurs avec des lecteurs. Écrire en anglais ou en allemand. ***Mats Thyren, Skolvagen 18, 140 30 Uttran, Suède.***

J'aimerais échanger des maillots de football du monde entier. Ecrire en anglais ou en portugais. ***José Maria Chaves Junior, Rua Pinheiro Machado 141 apto 201, Laranjeiras, 22231 Rio de Janeiro, Brésil.***

Supporter du Standard de Liège, je recherche le ticket de la finale de Coupe des Coupes Barcelone-Standard. Je suis également intéressé par des tickets de tous pays. Possibilité d'échange avec des posters ou des tickets belges. Écrire en français. ***Philippe Deoura, 55, rue Basse voie, 4163 Limont-Tavier, Province de Liège, Belgique.***

LA VIE STYLE SURF II
Série limitée, équipement exclusif sans supplément. Radio, moquette, garnissage Surf II, appuis-tête, console centrale avec montre à quartz, lave/essuie-glace AR, phares de pointe à iode, feu AR de brouillard, pneus taille basse.

Modèle présenté : Fiesta Surf II 950 bc.
*Prix 34.720F.**

FORD FIESTA : LA VIE ACTIVE
4 cv et 142 chrono, 5,1 L à 90 km/h (1). La Ford Fiesta a du punch et le sens des économies. Traction avant, moteur transversal, freins à disques assistés à l'avant : elle freine au quart de roue, elle a les pieds sur terre.

(1) 7,4 L en cycle urbain, 7,2 L à 120 km/h, Normes UTAC, modèle 1100 4 cv.

FORD FIESTA : LA VIE A L'AISE
Partez relaxes sans jouer des coudes dans la Fiesta : 4 vraies places, sièges avant inclinables, 4 ceintures à enrouleur.
Faites un break : hayon à ouverture assistée et jusqu'à 1205 dm³ pour tout emporter.

FORD FIESTA : POUR CHAQUE STYLE DE VIE
20 Ford Fiesta de 4, 5 et 6 cv super équipées sans supplément. 6 ans de garantie anti-corrosion totale.

LA VIE STYLE FIESTA POUR 31.900 F**

Ford

* Au 1/11/82 clés en mains (hors frais d'immatriculation) modèle 83, peinture métallisée sur demande.
** Fiesta Festival 5 cv : prix clés en mains au 1/11/82 (hors frais d'immatriculation) modèle 83. *** Jeu gratuit sans obligation d'achat.

Légendaire robustesse et sécurité.

INTERVIEW
MISURA

HANSI MULLER

Hansi Müller, star du football allemand, qui a remplacé Prohaska à l'Inter de Milan, refait surface après des débuts difficiles dus à une blessure au genou. Il raconte à Francis Huertas les joies et les misères d'un étranger dans le très exigeant « calcio » italien.

ONZE : Tu es en Italie depuis près de huit mois, maintenant. Globalement, quel premier bilan peux-tu établir ?

HANSI MULLER : Dans l'ensemble, c'est un bilan positif. Avec l'Inter, j'ai trouvé une grande équipe et un grand club. Pour l'heure, nous sommes toujours engagés en Coupe d'Europe, en Coupe d'Italie et, en championnat, nous ne sommes pas distancés. Cependant, ce bilan doit être nuancé. En effet, la première partie de la saison fut pour moi difficile, puisque je souffrais toujours des séquelles d'une opération au genou en novembre 1981, qui avait gâché déjà ma fin de saison 1981-1982, puisque je n'ai effectué mon retour qu'à quelques semaines de la Coupe du Monde. Enfin, pour dépasser le cadre purement sportif, je dois dire que j'adore la vie en Italie. J'ai trouvé ici des gens charmants, des amis, une mentalité générale assez différente de ce que je connaissais en Allemagne, plus de décontraction, de fantaisie, bref une ambiance qui colle nettement mieux à mon tempérament.

ONZE : Revenons un peu en arrière. Comment s'est passé ton départ de Stuttgart ?

HANSI MULLER : L'Inter m'avait contacté une première fois, voici deux ans. C'était à la suite d'une partie Allemagne-Autriche et Mazzola était venu me voir à l'hôtel où nous étions en stage afin de m'offrir de jouer à Milan. A l'époque, je n'avais que 23 ans et cela me paraissait un peu jeune pour tenter une aventure à l'étranger. Je lui avais cependant répondu que lorsque je me déciderais, c'est avec lui que je discuterais en priorité. Il y avait donc une sorte d'accord moral entre nous. Mais à ce moment là, rien n'était sûr. Je me sentais bien à Stuttgart. J'espérais beaucoup du V.F.B., qui avait entrepris une politique ambitieuse, développant ses infrastructures, puis engageant des joueurs de qualité comme Dieter Müller, ou encore Didier Six. Par la suite, nos espoirs ont été déçus. Sous la conduite de Sundermann, qui se trouva en guerre avec les frères Foerster, Stuttgart n'a pas réussi à concrétiser ses ambitions. Parallèlement, après six saisons de Bundesliga, j'ai commencé à ressentir une certaine lassitude. Cela devenait de la routine. Toujours les mêmes équipes. Toujours les mêmes joueurs en face de moi. Et l'impression que je n'avais plus grand-chose à espérer, d'une part, à prouver, d'autre part, dans ce football-là. Alors, j'ai pris la décision de partir.

ONZE : Entre-temps, beaucoup d'autres clubs européens t'avaient contacté...

HANSI MULLER : Un certain nombre, oui. Notamment, pour ne citer que le plus fameux, le Real Madrid. Mais, comme je l'avais promis à Mazzola et aux dirigeants de l'Inter, c'est avec eux que j'ai discuté en premier lieu. Et comme les propositions qu'ils me firent

→

me convenaient, je n'ai pas jugé utile d'étudier sérieusement les autres.

ONZE : Aujourd'hui, Stuttgart va beaucoup mieux. N'éprouves-tu pas quelques regrets d'être parti ?

HANSI MULLER : Non, aucun. Je dois ajouter que ces dernières saisons, le comportement du public en Allemagne m'irritait un peu. Il me sifflait systématiquement. Tout a démarré en 1979. Nous avions joué, à Gelsenkirschen, un match gagné 4-0 contre la Turquie. Ce jour-là, il y avait beaucoup de supporters turcs dans le stade, qui m'avaient sifflé. Ensuite, sans que l'on comprenne très bien pourquoi, ni comment, c'est devenu une mode. On me sifflait tout le temps et partout. Je ne dirai pas que cela fut un élément déterminant dans mon désir de changer d'air, mais cela compta aussi un peu...

ONZE : Gagnes-tu à l'Inter beaucoup plus d'argent qu'à Stuttgart ?

HANSI MULLER : Tu me pardonneras de ne pas donner de chiffres précis. J'estime que cela n'est pas nécessaire et que cela ne regarde que moi. Ce que je peux te dire, c'est que mon salaire n'est pas très nettement supérieur désormais. En revanche, je paye beaucoup moins d'impôts et, au bout du compte, la différence est donc assez importante. En Allemagne, les footballeurs donnent 60 % de leurs gains au fisc. En Italie, on ne leur en retient que 30 %.

ONZE : En Italie, le football demeure toujours très fermé, très défensif. Les tactiques en vigueur sont peu propices à l'expression des joueurs techniques et créatifs, ce qui est justement ton

« En Bundesliga, on entre sur le terrain pour gagner avant tout. En Italie, on joue pour ne pas perdre. C'est tout à fait différent ! »

Hansi Muller et Claudia : Vive la vie en Italie !

MULLER

cas. De plus, il y a le marquage très strict, voire la violence...

HANSI MULLER : Le football italien est effectivement particulier. Très différent de celui qui se pratique en Allemagne. En Bundesliga, le football est sérieux, mais on entre sur le terrain avant tout pour gagner. En Italie, on pénètre sur la pelouse pour ne pas perdre, ce qui est tout à fait différent. C'est une question de mentalité. La peur de perdre, les entraîneurs qui craignent d'être virés, tout cela a déjà été expliqué en long et en large. Cela, je le savais bien évidemment avant de venir ici.

ONZE : Tu le savais d'autant mieux que les étrangers qui t'ont précédé dans le calcio ont tous connu des difficultés à un moment ou à un autre pour s'adapter et s'exprimer véritablement...

HANSI MULLER : C'est vrai. Peu d'entre eux se sont imposés d'entrée. Et peu d'entre eux ont réussi à marquer leur équipe de leur empreinte au point de changer un peu la manière de jouer. A l'exception sans doute de Falcao, mais à la Roma, dans un contexte sensiblement différent, puisque c'est la seule équipe transalpine à jouer « ouvert », avec une défense de zone et une formation qui consacre l'essentiel de ses ef- →

INTERVIEW

forts à l'attaque. je sais donc tout cela, j'étais parfaitement conscient de ce qui m'attendait et je peux même te dire que cela avait un côté excitant pour moi de voir si je pouvais m'imposer dans un contexte *a priori* hostile.

ONZE : Estimes-tu avoir réussi ?

HANSI MULLER : Pour les raisons évoquées plus haut, c'est-à-dire cette fameuse blessure au genou, il est encore trop tôt pour le dire. J'approche de ma meilleure forme seulement depuis le mois de janvier. Je suis actuellement à 80 % de mes possibilités. Dans quelques semaines, lorsque je serai au top-niveau, j'y verrai plus clair.

ONZE : Es-tu satisfait du rôle que t'a assigné ton entraîneur Marchesi ?

HANSI MULLER : En début de saison, je crois que j'étais mal employé. Je jouais trop en retrait, derrière l'organisateur qu'est Beccalossi. Je ne me sentais guère à l'aise dans ce rôle de relanceur et de pourvoyeur. Depuis, Marchesi m'a replacé dans un rôle que je préfère : jouer aux alentours de la surface adverse. Ainsi, je peux créer dans la phase terminale des actions, je ne suis plus seulement un relanceur. De plus, comme j'ai la chance d'avoir un bon tir à mi-distance, ce poste plus offensif me convient mieux.

ONZE : Tu parlais de Beccalossi. Il paraît que tu as connu certains problèmes avec lui ?

HANSI MULLER : Non, pas du tout. Je n'ai pas eu de véritable problème avec Beccalossi. Cette histoire a été montée par la presse italienne, qui ne rate pas une occasion de chercher l'article à sensation. Et pensez donc : lorsqu'il y a deux joueurs de personnalité dans une équipe, deux leaders, c'est excellent pour elle ! D'ailleurs, je peux vous raconter une histoire que m'a justement rapportée Beccalossi à ce sujet. Je suis à l'Inter depuis juillet, mais dans la presse italienne, mon différend avec lui date du mois d'avril... C'est tout dire. Lorsque je suis arrivé à l'Inter, Beccalossi jouait comme je jouais, moi, à Stuttgart : en organisateur. Marchesi ayant choisi d'abord de me faire évoluer un peu en retrait de lui, nous doublonnions. Depuis que j'ai un poste plus en pointe, la division des tâches est mieux faite. Beccalossi crée et organise au milieu, moi près du but. Cela dit, ce n'est pas un cadre rigide. Je peux parfois venir à ses côtés, ou lui aux abords de la surface pour combiner avec moi. Pour clore ce chapitre, je peux te dire que je considère Beccalossi comme un très grand joueur. Et, de plus, nous sommes amis. Sur le terrain, tu as pu juger qu'à aucun moment il n'y a de tension entre nous. Il en va de même hors du champ de jeu. La presse italienne ne réussira pas à nous diviser, à semer la zizanie dans nos rangs.

« Platini a quelques difficultés à être toujours brillant. Mais il réussira à s'imposer à la Juve, car c'est un très grand joueur. »

ONZE : Platini aussi a pas mal de problèmes avec les journalistes italiens. Mais il connaît également de sérieuses difficultés à faire l'unanimité à la Juve. Qu'en penses-tu ?

HANSI MULLER : Pour lui, le contexte est sans doute encore plus difficile. Pour la simple raison que la Juve était favorite pour le titre et qu'elle déçoit. De plus, Michel, comme moi, a été blessé. Cela dit, je n'ai pas l'impression que ce soit un désastre pour lui. Dans des conditions très difficiles, on en a déjà parlé, Platini a du mal à être toujours brillant, mais il a réussi de très bons matches. De toute manière, je crois qu'il finira par convaincre tout le monde, car c'est un grand joueur. Il est toujours difficile de s'imposer d'emblée dans un pays étranger. Souviens-toi de Kevin Keegan lors de sa première saison à Hambourg : on parlait d'échec cuisant. La saison suivante, il était élu meilleur joueur de la Bundesliga. Le problème de la Juve, c'est surtout sa manière de jouer, qui ne favorise pas le talent de Platini, pas plus d'ailleurs que ceux de Boniek, Rossi ou Bettega...

ONZE : Et la manière de jouer de l'Inter ? Est-ce qu'elle te satisfait ?

HANSI MULLER : Elle n'est pas fondamentalement différente, mais je crois que notre jeu collectif est en nette progression. En défense, nous évoluons entre l'individuelle et la zone, selon l'opposition. Ce n'est donc pas un jeu aussi offensif que celui de la Roma mais, avec des joueurs comme Oriali, Collovati, Beccalossi, Altobelli ou moi-même, notre ossature est tout de même technique et expérimentée.

ONZE : Le championnat d'Italie est-il plus difficile que le championnat d'Allemagne ?

HANSI MULLER : Je ne pense pas. Disons qu'ici, le football est plus fourbe. Mais malgré cela, on voit rarement une petite équipe battre une grande. Vérone est l'exception, encore qu'il faille désormais considérer cette formation comme faisant partie des grands, puisqu'elle fait la course en tête. C'est la grande surprise, puisque Vérone jouait en série B l'an passé. Disons qu'ici il y a quatre ou cinq équipes de valeur. Le reste est d'un niveau très, très moyen. En Allemagne, il y a beaucoup plus d'équipes de valeur, le championnat est plus serré.

ONZE : Puisqu'on reparle de l'Allemagne, revenons un peu aux problèmes que connaît actuellement son football. Le public déserte les stades, la suprématie n'est plus aussi évidente au niveau européen. Pourquoi ?

HANSI MULLER : En ce qui concerne les Coupes d'Europe, il est difficile de faire des pronostics : l'Allemagne est encore représentée dans les trois Coupes d'Europe. Quant à la désaffection du public, elle tient avant tout à notre comporte-

Muller à Francis Huertas : « Aucun problème avec Beccalossi, c'est la presse qui invente tout. »

ment pendant le Mundial. La défaite a jeté un coup de froid...

ONZE : La défaite, certainement. Mais aussi l'échec contre l'Algérie, un adversaire que Jupp Derwall méprisait ouvertement, puis la parodie de match face à l'Autriche, et enfin la demi-finale face à la France, au cours de laquelle il y eut l'agression de Schumacher sur Battiston et un facteur chance ressentie par tous les observateurs... Tout cela a rendu la R.F.A. bien antipathique !

HANSI MULLER : C'est vrai, pas seulement aux yeux des étrangers, aussi pour nos propres supporters. Ce comportement dont tu parles, je l'explique personnellement d'une seule manière : une nervosité excessive. Avant la compétition, on sentait que nous faisions figure de favori. Que l'on attendait beaucoup de nous. Nous avions une pression extraordinaire sur nos épaules. En même temps, nous ne nous sentions pas capables de la supporter. Avant la compétition, la sélection avait connu pas mal de malheurs avec beaucoup de joueurs blessés. Le doute s'était insinué dans les esprits. On a paniqué. D'abord face à l'Algérie. Contre l'Autriche, je peux t'assurer que je n'ai jamais eu vent d'un quelconque arrangement avant le match. En fait, sur le terrain, pendant la partie, je crois que personne n'a très bien réalisé l'importance de ce qui se passait. Enfin, contre la France, je crois que c'est encore la nervosité, un certain sentiment d'impuissance qui peuvent expliquer l'action de Schumacher. Et c'est vrai que tout cela a donné de notre football une mauvaise image à l'intérieur même de nos frontières. Désormais, je crois qu'il n'y a qu'une seule manière de réinciter les gens à venir au stade, de sceller la réconciliation : en offrant un spectacle de qualité.

ONZE : Personnellement, te sens-tu encore très motivé pour jouer en sélection nationale ?

HANSI MULLER : Absolument ! D'autant que je reviens peu à peu en grande forme. Je répondrai présent à toutes les convocations que voudra bien m'adresser le sélectionneur. Je souhaite participer à notre rachat, en quelque sorte. Et j'espère bien qu'il aura lieu en France en 1984. D'autant que je garde, personnellement, un souvenir bien amer de ce Mundial espagnol, toujours à cause de ma blessure au genou.

ONZE : En Coupe des Coupes, l'Inter va rencontrer le Real Madrid. Quelles sont vos chances ?

HANSI MULLER : Elles ne sont ni supérieures ni inférieures à celles du Real. L'équipe espagnole semble aller très bien en ce moment, je sais que c'est une équipe bien organisée et qui pratique un football plutôt construit et agréable. A tout prendre, j'aurais préféré Waterschei, Aberdeen ou l'Austria de Vienne. Mais, d'un autre côté, il y avait aussi le Bayern, Barcelone et le Paris Saint-Germain qui, paraît-il, a désormais une très bonne équipe. En réalité, un quart de finale européen est toujours très serré. Face au Real, il faudra sûrement un grand Inter de Milan, mais je pense que c'est jouable, même si le fait de disputer le match retour à l'extérieur peut représenter pour nous un petit handicap.

ONZE : On parle souvent de l'exubérance des tifosi. Est-elle si impressionnante qu'on veut bien le dire ?

HANSI MULLER : Pour moi, cela ne fait aucun doute. Quand tu joues à San-Siro, dans un stade archi-comble, tu te sens véritablement poussé par la pression du public. Tu es emporté. Même un joueur de tempérament posé ne peut pas résister. Cette passion se retrouve aussi, d'ailleurs, dans notre vie de tous les jours. Nous nous entraînons à cinquante kilomètres de Milan, mais il y a toujours des supporters qui viennent nous voir. Cette ferveur populaire, ajoutée à l'intérêt constant manifesté par la presse pour nos moindres faits et gestes, nous permet de bien sentir le phénomène du football en Italie, l'importance de chaque match, de chaque point. C'est difficilement comparable, je crois, avec ce qui se passe ailleurs.

ONZE : Cela ne t'empêche pas de penser à autre chose qu'au football...

HANSI MULLER : Je crois que je suis véritablement professionnel et que j'accomplis mon métier avec tout le sérieux requis. Cela dit, je suis un homme comme les autres. J'ai d'autres passions. D'autres envies. D'autres hobbies. Et lorsque j'ai du temps libre, j'aime bien, par exemple, la musique, la vidéo, l'automobile, le Wind Surf, que j'ai découvert récemment et qui m'excite beaucoup.

ONZE : On dit aussi que tu aimes bien jouer les playboys ?

HANSI MULLER : On dit sans doute cela parce que je sers de modèle à un grand couturier italien. Il est vrai que j'ai une véritable passion pour la mode. Cette activité extraprofessionnelle m'amuse. Je ne fais pas seulement cela pour l'argent. Cela dit, je ne cherche pas à jouer les playboys. Ma réputation est née sur les terrains de football, pas dans les magazines de mode et, si elle doit s'accroître, ce sera grâce à mes exploits sportifs, pas parce que je serai devenu une diva. Ce qui ne doit pas m'empêcher de profiter des plaisirs que la vie peut m'offrir. Surtout en Italie, où l'on possède l'art de vivre et de s'amuser.

ONZE : Tu as l'air véritablement séduit par ton nouveau pays. Est-ce à dire que →

INTERVIEW

tu y demeureras longtemps ?

HANSI MULLER : J'ai signé un contrat de trois ans. J'ai donc suffisamment de temps devant moi pour voir si je me plais en Italie. Pour le moment, il est difficile de parler de réussite complète, mais je pense que la situation ne peut que s'améliorer. *A priori,* je pense donc que j'irai jusqu'au bout de ces trois ans. J'aurai alors 28 ans seulement. Si tout va bien, pourquoi ne pas rester trois ans de plus ?

ONZE : Après quoi, tu rentreras en Allemagne ?

HANSI MULLER : Un jour ou l'autre, je rentrerai, oui. Cela demeure tout de même mon pays. Mais qui sait... Ma carrière de joueur se terminera peut-être en Italie ?

ONZE : As-tu envisagé, déjà, ta reconversion ?

HANSI MULLER : Parallèlement au football, j'ai déjà un peu goûté au business. Je crois que j'aimerais assez concilier les deux pour devenir, par exemple, manager d'un club de football.

« J'aimerais aussi connaître le plaisir violent d'une victoire en Coupe d'Europe. C'est pour cela que je suis à l'Inter. »

ONZE : La carrière d'éducateur ou d'entraîneur ne te tente pas ?

HANSI MULLER : Pas vraiment, pour le moment. Elle est trop aléatoire, trop difficile. L'entraîneur porte une responsabilité qui me paraît trop lourde, trop envahissante pour l'idée que je me fais de la vie. J'ai un caractère trop paisible. Je n'aime pas la tension excessive. Celle que je subis actuellement en tant que joueur est suffisante... J'aime bien profiter de la vie et ce n'est guère compatible avec le métier d'entraîneur. Pour arriver où j'en suis aujourd'hui, j'ai consenti beaucoup de sacrifices lorsque j'étais plus jeune. Comme beaucoup de footballeurs, je n'ai pas eu une jeunesse tout à fait normale. Quand j'avais dix-huit ans, je devais regarder les copains sortir le soir, moi j'allais me coucher pour être en forme le lendemain à l'entraînement ou au match. Je ne regrette rien car cela m'a permis de devenir ce que je suis. Mais lorsque j'arrêterai de jouer, je pense que je n'aurai pas envie de continuer cette vie-là. J'essayerai de profiter au maximum de tous les plaisirs.

ONZE : Revenons à l'Inter de Milan, cette fois pour envisager le pire. Et si, en fin de saison, les dirigeants ne s'estimaient pas satisfaits de toi. S'ils te mettaient à la porte, comme cela est arrivé à l'Autrichien Herbert Prohaska, ou à Brady avec la Juve ?

HANSI MULLER : Je suppose que cela a dû être très difficile pour eux. Cela dit, ils n'en sont pas morts. Ils ont même très bien surmonté le coup, puisque l'un et l'autre ont retrouvé des clubs où ils se sentent bien. Je pense qu'il en irait de même pour moi. Cela dit, je dois t'avouer que je ne crois absolument pas à une telle issue. Ce qui est frappant, avec les responsables de l'Inter, c'est que, depuis plus de deux ans, ils ont toujours eu confiance en moi. Ils ont toujours voulu m'avoir dans leur équipe, et je suis sûr que c'est en parfaite connaissance de cause. Donc, je ne crois pas à un revirement soudain de leur part. Cela voudrait dire que je suis devenu mauvais en l'espace de quelques mois. Il n'y a aucune raison que cela m'arrive, n'est-ce pas ?

ONZE : Auparavant, tu as toujours joué à Stuttgart. Tu n'as rien gagné avec ce club. En équipe nationale, tu étais présent lors des Coupes du Monde en Argentine et en Espagne, mais là encore sans succès...

HANSI MULLER : C'est vrai, je n'ai aucun titre sur ma carte de visite. Cela ne veut pas dire que je n'ai pas connu des moments exaltants. En football, il y a les joies de la victoire dans les grandes compétitions, mais il y a surtout celles du jeu, d'une action réussie en match ou à l'entraînement, de la création, de l'imagination, des buts, à quelque niveau que ce soit. Cependant, il est vrai que j'aimerais aussi connaître le plaisir violent d'une victoire en Coupe d'Europe, par exemple. C'est aussi pour cela que je suis à l'Inter. Et j'espère fermement que cela va bientôt m'arriver. ⚽

(Propos recueillis par Francis Huertas)

HANSI MULLER

Son génie droit enfin guéri, Hansi Muller a retrouvé la joie de jouer et de s'amuser. Et l'Inter, l'espoir.

NUMEROS DE 1 A 13 EPUISES

NUMEROS DISPONIBLES

14 Posters : Janvion et Beckenbauer

15 Les Verts contre Liverpool

16 Les onze photos : Dino Zoff

17 Europe 1977 : les finalistes

18 La finale de Rome

19 Spécial Amérique du Sud

20 Keegan à Hambourg

21 Cosmos et Pelé : rois du « Soccer »

22 Les adieux de Pelé

23 Les Chinois en Amérique

24 Les 11 joueurs de l'année 1977

25 Bastia et la Coupe UEFA

26 Onze photos : Rocheteau

27 Le football brésilien

28 Bastia en finale UEFA

29 Présentation : Mundial 1978

30 S… EPUISE (1) C… du Monde

31 S… EPUISE (2) C… du Monde

32 Archives : Coupe du Monde

33 Poster : la France 1978

34 Cruijff aux U.S.A.

35 Portrait : Mario Kempes

36 Les 11 joueurs de l'année 1978

37 Posters : Michel et Bianchi

38 Les archives : Europe 1978

39 S… EPUISE C… Europe

40 Le bilan d'Hidalgo

41 Ecussons : troisième série

Complétez votre collection

42 Les Bleus aux U.S.A.

43 Les Argentins en Europe

44 Rep et Platini chez les Verts

45 L… EPUISE en… gleterre

46 Piazza en Argentine

47 Poster : Mundial 82

48 Les 11 joueurs de 1979

49 20 gardiens de Division 1

50 Spécial numéro 50

51 Onze photos : Liverpool

52 Les Canaris européens

53 Posters : Platini et Maradona

54 Championnat d'Europe 1980

55 Les grands moments 1980

56 Zico, Trésor, Rocheteau à Paris

57 Les J.O. de Moscou

58 Pl… EPUISE ch…

59 Poster géant : la France

60 Les 11 joueurs de 1980

61 Spécial 5e anniversaire

62 Le Mundialito d'Uruguay

63 Championze : Rummenigge

64 Maradona star de Boca

65 France-Belgique, le Brésil 1981

66 Les grands moments 1981

HS 10 Finale Coupe : Les Verts-Bastia

67 Spécial Jeux d'été

68 Le calendrier de poche 81-82

69 Poster : le club France

HS 11 Le Championnat 1981-1982

70 Le Guide de poche du Mundial 1982

71 Les Français et le football

72 Les 11 joueurs de 1981

73 Huit fiches Coupe du Monde

74 Spécial foot aux Antilles

75 Posters : Platini et Rocheteau

POUR RECEVOIR LES NUMEROS DE ONZE QUI VOUS MANQUENT, REMPLISSEZ LE BON CI-DESSOUS.

BON DE COMMANDE

onze

Je désire recevoir le (ou les) numéro(s) [cocher la (ou les) case(s) correspondante(s)].
Numéros normaux : 10 F.
Hors série N° 10 : 6 F.
Hors série N° 11 : 14 F.
Somme que je vous règle par chèque bancaire, postal à l'ordre de « ONZE ».

à retourner accompagné du règlement avant le 15-5-83 à : « COLLECTION ONZE », 23-25, rue de Berri, 75388 PARIS CEDEX 08

14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	E	E	32	33	34	35	36	37
38	E	40	41	42	43	44	E	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	E	59	60	61
62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75								HS 10	HS 11	

Prénom ..... Nom .....

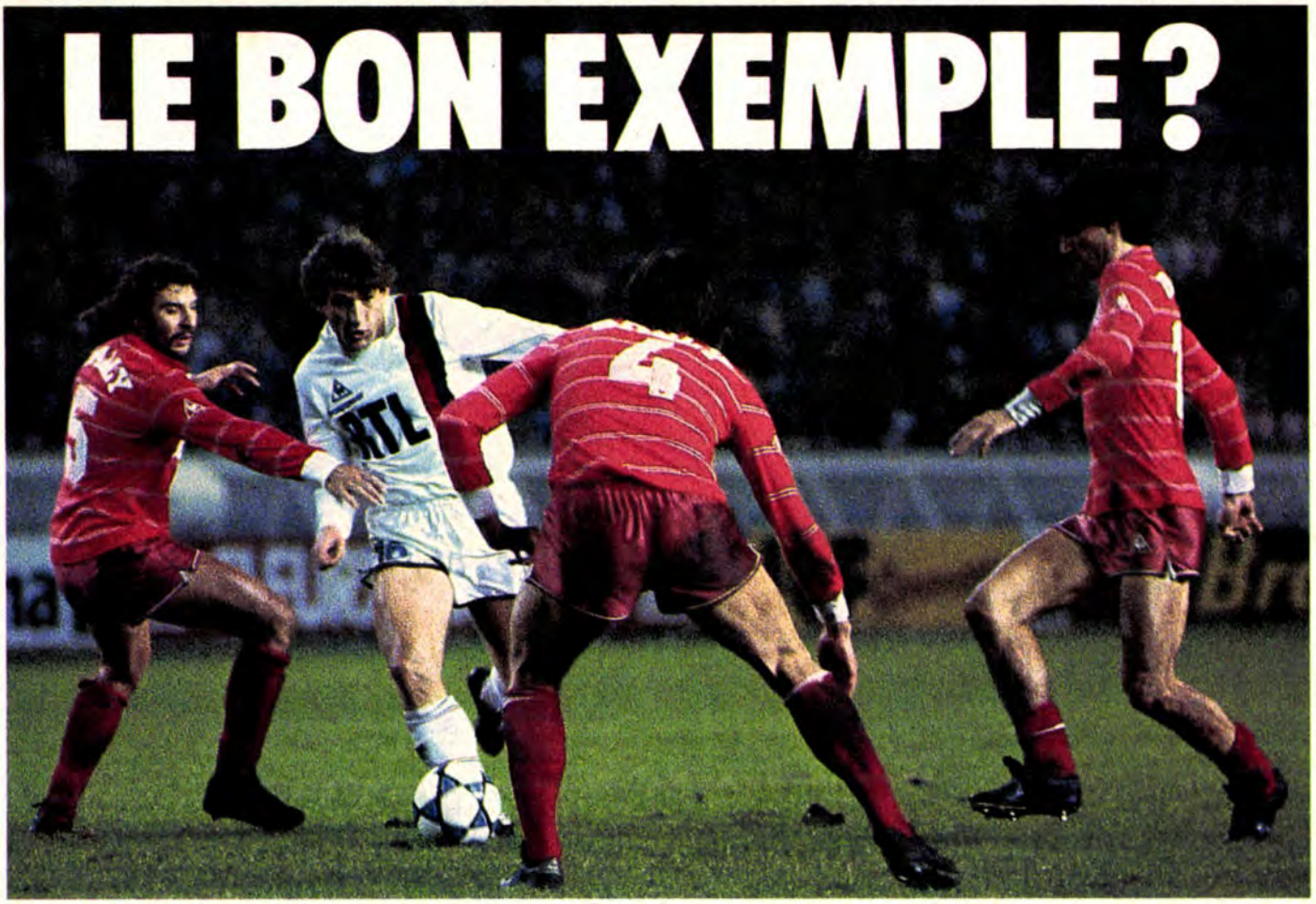
N° ..... Rue .....

Ville ..... Code postal .....

Étranger : Joindre 5 coupons-réponse internationaux par exemplaire.

S.N.E.F. R.C. PARIS B 311 088 421

LE BON EXEMPLE ?



Susic, ici lors de ses débuts contre Monaco : un battant pour un P. S.-G. qui se veut européen.

Le mois dernier, invité de Jacques Chancel pour « Le Grand échiquier », Michel Hidalgo avait insisté sur la notion de l'exemple pour la jeunesse auquel se devait le champion. En ce début d'année, sept ans après la sortie du premier numéro de « Onze », j'éprouve un sentiment mitigé en ce qui concerne ceux qui dirigent le football.

Joao Havelange, le président de la F.I.F.A., fait de ses querelles personnelles avec M. Giulite Coutinho une raison éventuelle de refuser à son propre pays, le Brésil, l'organisation du Mundial 1986. Justice ? M. Coutinho vient d'être réélu président de la Confédération brésilienne de football et assure qu'il se battra (sic) pour obtenir que son pays soit choisi devant le Mexique, le Canada ou les États-Unis.

L'année prochaine, la France organisera le Championnat d'Europe des Nations. Pour respecter le cahier des charges, la décision de créer 20 000 places debout au Parc des Princes a été prise, portant la capacité du stade à 62 000 spectateurs. Pour quelques bonnes recettes supplémentaires, voici qu'on va faire se lever les fidèles des populaires du P. S.-G. Debout les pauvres ! Alors que le stade de Colombes, remodelé, aurait pu être la bonne solution.

L'affaire des Verts ? Vous l'avez suivie, très certainement au jour le jour. En 1976, c'était la finale de Glasgow suivi du fameux défilé sur les Champs-Élysées. Sept ans plus tard, c'est la déconfiture totale. Hommes politiques et financiers municipaux tentent de « régler les problèmes » et s'attaquent, en priorité, à Robert Herbin. Qu'importe, Roby ! On te reverra très vite à un poste important dans notre football. Les autres ne sont que de passage.

Mais heureusement, le football c'est aussi onze garçons sur un terrain. A l'ouest de la France, le soleil est en train de se lever, à Nantes, avec la bande à Suaudeau. Atout jeunesse ! Atout football collectif ! Le bon exemple.

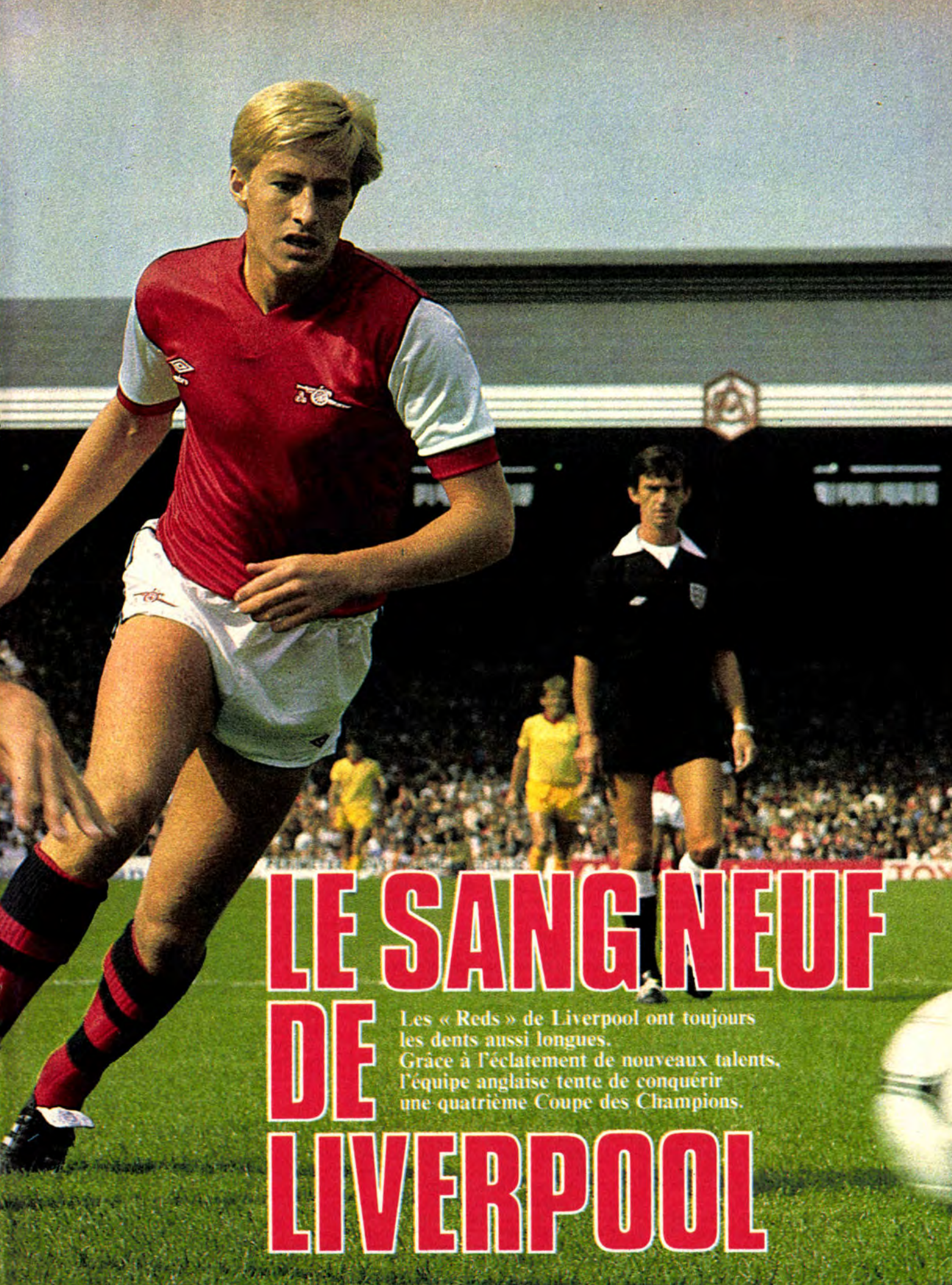
Début mars, bientôt, voici, de nouveau, le grand rendez-vous européen des quarts de finale de Coupes d'Europe. Et voici Paris Saint-Germain le point de mire de toute la France sportive face aux inconnus belges de Waterschei. Disons plutôt les méconnus belges de Waterschei. L'équipe du Limbourg est solide et aura l'avantage de jouer le match retour à domicile. Mais soyons sûrs que Luis Fernandez, révélation de ce début de saison, tout comme Susic, la dernière recrue, sauront donner le bon exemple avec une place gagnée en demi-finale européenne.

En souhaitant aussi bonne chance à Michel Platini qui a connu de difficiles moments ces dernières semaines. Attendue chaque semaine au coin du bois, la Juventus a peiné dans le Championnat italien et Michel en a pris pour son grade. Mais quelque chose me faire croire qu'il suffira d'un déclic, l'élimination d'Aston Villa, champion d'Europe, par exemple, pour que tout reparte et que la Juve joue sur sa propre valeur. A ce moment là, les mêmes qui hurlent aujourd'hui contre Platini, seront ceux qui lui tresseront les lauriers. Ô, le mauvais exemple ! ⚽ ***Jean-Pierre Frimbois***

COUPE DES CHAMPIONS

WIDZEW LODZ (POLOGNE)
LIVERPOOL (ANGLETERRE)

International irlandais, Mark Lawrenson réalise une bonne saison, aussi bien en défense qu'en attaque, pour le malheur de ses adversaires.



LE SANG NEUF DE LIVERPOOL

Les « Reds » de Liverpool ont toujours les dents aussi longues. Grâce à l'éclatement de nouveaux talents, l'équipe anglaise tente de conquérir une quatrième Coupe des Champions.

Comment faire, pour arrêter cette tornade rouge ? Vingt et un clubs, des centaines de joueurs et des dizaines de milliers de supporters anglais se posent la même question. Le Liverpool Football Club balaie tout sur son passage. Cet ogre possède décidément un appétit insatiable. Et les Polonais de Widzew Lodz n'ont qu'à bien se tenir s'ils ne veulent pas être dévorés allègrement. Car cette saison, les « Rouges » veulent tout gagner. Comme s'ils voulaient rendre hommage une dernière fois à leur manager, Bob Paisley, qui raccroche au mois de juin.

A Liverpool, la place de manager est beaucoup moins instable que dans n'importe quel autre club de la terre. Peut-être est-ce à cela que l'on reconnaît les grandes équipes. Depuis la dernière guerre, Bob Paisley est le cinquième manager du club. George Kay (1936-1951), Don Welsh (1951-1956), Phil Taylor (1956-1959) — le seul à n'avoir rien gagné — et surtout le remarquable Bill Shankly (1959-1974) se sont succédés à la tête de Liverpool. C'est ce dernier qui a donné aux Rouges ses lettres de noblesse européenne. Et quoi de plus logique que de laisser à son assistant d'alors, Bob Paisley, le soin de continuer le chef-d'œuvre. Résultats : trois Coupes d'Europe des Clubs Champions, une Coupe U.E.F.A., cinq victoires en Championnat d'Angleterre et deux Coupes de la League. Le vénérable Bob peut se retirer l'esprit tranquille. Pour le remplacer, les noms de John Toshack, Emlyn Hughes ou Gordon Milne (patron de Leicester), tous anciens habitués du stade d'Anfield Road, avaient été prononcés, mais c'est vraisemblablement le fidèle bras droit de Paisley, Joe Fagan, qui officiera dès la reprise en juillet. Né à Liverpool et autrefois joueur à Manchester City, il est au club depuis 1958. Agé de soixante et un ans, l'honorable Joe se verra proposer un contrat de courte durée (vu son âge). Derrière lui, Ronnie Moran, l'homme au crâne dégarni, et le jeune Roy Evans (trente-quatre ans) prendront un jour la relève.

L'avenir de Liverpool, c'est également cette formidable volonté de renouveler régulièrement l'effectif. Ainsi que le fait de découvrir sans cesse des éléments dignes du niveau européen. Liverpool présente l'image d'une mosaïque de footballeurs aux qualités diverses. Du gardien de but Bruce Grobbelaar, natif du Durban en Afrique du Sud, naturalisé du Zimbabwe, une saison aux États-Unis (Vancouver Whitecaps en 1980), à l'avant-centre Ian Rush, un solide Gallois, merveilleux marqueur de buts, chaque joueur représente un style et l'ensemble constitue, sous l'emprise de Paisley, le meilleur club de ces dix dernières années. A tel point que le capitaine, Graeme Souness, recevra le trophée de Champion d'Angleterre le samedi 14 mai prochain, vers dix-sept heures, sur le terrain de Watford, son dernier adversaire. Onze jours plus tard, la finale de la Coupe d'Europe aura lieu à Athènes et les Reds sont décidés plus que jamais à se rendre en Grèce et à y glaner une nouvelle couronne de « Roi d'Europe », presque comme le Real.

Ce serait à coup sûr un beau pèlerinage pour le petit milieu de terrain Sammy Lee. En novembre dernier, le minuscule Sammy débutait en équipe d'Angleterre, à Salonique, pour le compte du Championnat d'Europe des Nations. Le rêve de sa vie, ponctué d'un but qui restera un grand souvenir, au même titre que ce jour de 1977 où il a remplacé le légendaire Callaghan dans la grande équipe de Liverpool.

Et Kenny Dalglish, le plus capé des internationaux écossais, chef d'orchestre de Liverpool, second buteur de l'équipe, qui n'a joué au Mundial qu'un peu plus d'un match. Ne croyez-vous pas qu'il rêve de prendre sa revanche en gagnant une Coupe d'Europe ? Et Phil Neal, l'inamovible arrière droit, le spécialiste des pénalties pour les Rouges, au seuil d'une quatrième victoire en Coupe des Champions ? Et Phil Thompson, le plus ancien du club (premier contrat professionnel en février 1971) qui a, certes, perdu le brassard de capitaine mais qui reste fidèle au poste ?

Tous ceux-là représentent à la fois le passé et le présent de Liverpool. Le trait d'union indispensable à la bonne marche de l'équipe qui continue à aller de l'avant avec le même enthousiasme que onze débutants. C'est Burkinshaw, le manager de Tottenham, qui déclarait au mois de novembre dernier, après que sa formation eut encaissé trois buts sans en rendre un seul : « Si nous revenons ici dans cent ans, alors nous aurons peut-être une chance ». L'hommage n'est pas négligeable venant de la part d'un homme qui a remis les Spurs sur la voie du succès.

Le drame, pour les adversaires de Liverpool, c'est que vous pouvez retirer un élément de valeur rouge, il y en aura toujours un autre pour apparaître au premier plan. Terry Mc Dermott est sur le déclin ? Peu importe, ce vieux renard de Paisley va dénicher à Middlesbrough (et pour la somme de cinq millions de francs) David Hodgson, un international espoir. Pas pour marquer des buts, mais pour servir de poisson-pilote à Dalglish. Depuis, ce demi inépuisable s'est imposé et Paisley n'a que l'embarras du choix pour son milieu de terrain. De son côté, Hodgson est ravi d'évoluer aux côtés de Souness et Johnston, deux autres anciens de Middlesbrough.

Que dire, également, de Mark Lawrenson, le plus gros transfert jamais payé par Liverpool (près d'un milliard de

Bruce Grobbelaar, né en Afrique du Sud, devenu citoyen du Zimbabwe et successeur de Ray Clemence

LES « REDS » 83 DE LIVERPOOL MARQUENT, EN MOYENNE, PRÈS DE TROIS BUTS PAR MATCH !

Déjà l'an dernier, Ron Whelan a fait parler de lui. Aujourd'hui, il confirme.

Ian Rush, le Gallois, avait marqué 17 buts la saison passée. Cette année, il en compte plus de 20.

centimes pour Brighton, en août 1981) ? Qui aurait fait cette folie pour l'international irlandais, qui joue aussi bien au milieu de terrain qu'au centre de la défense ou encore arrière latéral ? Liverpool peut tout se permettre, vous dis-je.

Même, et surtout, lancer du jour au lendemain un modeste joueur de troisième division dans le grand bain de l'élite du football mondial. Il s'appelle Ian Rush. Avant sa venue à Liverpool, il jouait pour Chester une ville toute proche de son pays de Galles natal. Il marqua quatorze buts en une saison de professionnalisme. Son rêve, c'était de jouer à Everton. Lorsqu'il était écolier, il se rendait à tous les matches disputés au stade de Goodison Park par la seconde équipe de Liverpool. Mais c'est pour les Reds qu'il signa un contrat en mai 1980 (trois millions de francs pour cet inconnu d'alors). La première saison, ce solide attaquant de 1,80 m pour 78 kg ne joua qu'épisodiquement — sept matches — sans marquer de but. Dès la reprise en 1981, il joua en pointe, avec Dalglish, et commença alors à s'en donner à cœur joie. Et l'année 1981-1982 fut pour lui — et Liverpool — une réussite : trente-deux matches de championnat et dix-sept buts à la clé. Rush a décroché une place qu'il n'entend pas abandonner de sitôt. Son efficacité sous le maillot rouge de Liverpool rejaillit sur la sélection galloise, puisque sur ses sept premiers matches internationaux, il n'avait pas marqué une seule fois. Depuis il s'est bien rattrapé : buts contre l'Irlande du Nord, la France (à Toulouse), la Norvège et la Yougoslavie. Et Ian est bien décidé à battre la fameuse barre des trente buts en championnat. Mi-janvier, il en était à dix-neuf. Encore un petit effort et le compte sera bon. Mais sa plus grande satisfaction aura été de marquer, en novembre, quatre fois contre Everton au stage de Goodison Park ! On n'avait pas vu cela, à Liverpool, depuis 1935.

Outre des garçons comme Lawrenson et Rush, c'est Ronnie Whelan qui aura été une autre grande découverte de Bob Paisley. Pur produit irlandais du club de Home Park à Dublin, Whelan est arrivé un jour à Liverpool pour prendre la succession du grand Ray Kennedy. Un numéro cinq — milieu de terrain gauche chez les Reds — difficile à porter. La première année (1980-1981), Whelan ne disputa qu'une seule rencontre. La saison passée, il ne manqua que dix matches de championnat ! Pour lui aussi, le passage en première division anglaise a été une parfaite réussite. Et un nouveau pari de gagné pour Bob Paisley, véritable magicien de Liverpool.

Depuis le début des Coupes d'Europe, les Reds n'ont pas participé aux onze premières éditions. Ils en sont donc à leur dix-neuvième compétition et la facilité avec laquelle ils ont passé les deux pemiers tours prouve que le cru 1983 est aussi coriace que d'habitude. Les Irlandais de Dundalk (4-1 et 1-0) et les Finlandais du H.J.K. Helsinki (0-1 et 5-0) sont là pour en témoigner. Pour les quarts de finale, ce sont donc les Polonais de Lodz qui leur sont opposés. Etrangement, c'est la seconde fois en Coupe d'Europe que les Reds joueront face à des Polonais. L'autre confrontation remonte à la Coupe U.E.F.A. 75-76. Le match aller avait eu lieu à Wroclaw (contre le S.L.A.S.K.) et Liverpool l'avait emporté par deux buts à un. Le retour à Anfield Road n'avait été qu'une formalité pour Keegan et ses équipiers (3-0). Cette année là, Liverpool avait gagné sa seconde Coupe U.E.F.A. Un signe que les supporters du Kop n'ont pas manqué de relever et qui est, selon eux, de bon augure pour la suite de la compétition.

A raison d'une moyenne de près de trois buts par match (pour à peine un d'encaissé), Liverpool domine son sujet comme rarement une équipe l'a fait. Peu de buts pris à domicile, une solidarité à toute épreuve sur terrain adverse, un environnement très professionnel et de qualité, et un ensemble de joueurs de valeur font de Liverpool une équipe en place pour longtemps. Avec sa défense Grobbelaar, Neal, Thompson, Hansen, Alan Kennedy qui accueille parfois Lawrenson, lorsque le besoin se fait sentir; son milieu de terrain Souness, Lee, Whelan et toujours le même Lawrenson qui quadrille le terrain au point de ne laisser passer que des courants d'air et son attaque très réaliste par Rush et Dalglish, Liverpool peut venir, voir et vaincre. D'autant que des réservistes comme David Hodgson, Craig Johnston ou Steve Nicol, l'Écossais, peuvent facilement pallier à la moindre défaillance ou défection des titulaires. Les ressources du club — malgré une baisse des affluences — sont encore vastes. Le Kop reste un enfer pour les visiteurs. Actuellement, Liverpool n'a pas son égal en Angleterre. Reste à savoir si quelqu'un peut lui résister en Europe. Sans vouloir l'avouer, Bob Paisley pense que non. Et nous avec lui. Quant aux Polonais du Widzew Lodz, ils ne sont pas tout à fait du même avis, bien entendu. ⚽

Alain Leiblang

COUPE DES CHAMPIONS

WIDZEW LODZ: L'APRES BONIEK

Malgré le départ de sa grande vedette à la Juventus de Turin,

Widzew reste le porte-drapeau du football polonais.

Sur sa route européenne, un obstacle de taille : les « Reds » de Liverpool !

Le football polonais ne manque pas de paradoxes. Alors que l'équipe nationale se distingue depuis une dizaine d'années au plus haut niveau mondial (troisième au W.M. 74, éliminée au deuxième tour en Argentine en 1978, puis de nouveau troisième en Espagne), ses clubs restent dans l'anonymat, rencontrant même des difficultés pour franchir les premiers tours des compétitions européennes. Il y a une quinzaine d'années, la situation était diamétralement opposée. Bien qu'ayant des individualités comme Lubanski, Brychczy, Pohl et autres Faber, l'équipe nationale ne remportait que quelques matches de prestige sans grande signification, alors que Gornik Zabrze (finaliste de la Coupe des Vainqueurs de Coupe en 1970) et Legia Varsovie (demi-finaliste de la Coupe des Champions la même année), étaient des adversaires redoutés.

Avec l'avènement de Widzew, cette situation pourrait évoluer favorablement et affirmer davantage la grande richesse du football polonais. A Lodz, tout le monde, joueurs, dirigeants et, plus encore, les supporters (à cause de leur idole Boniek), rêvaient de rencontrer la Juventus de Turin. Hélas, les aléas du tirage au sort en ont décidé autrement. Ce sera Liverpool, la plus titrée des huit équipes en présence. Les hommes de Bob Paisley caracolent en tête du championnat d'Angleterre et s'annoncent comme les grands favoris de la présente édition de Coupe des Champions. Mais les champions de Pologne ne se présenteront pas en victimes expiatoires et l'on peut dire à l'avance qu'ils vendront chèrement leur peau. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter les propos du capitaine Wladzimierz Smolarek : « Liverpool, pas mal, mais j'aurais préféré rencontrer une équipe dans le genre de la Real Sociedad, car j'aime beaucoup jouer contre des équipes latines. Mais, puisque le sort en a décidé autrement, nous aborderons cette rencontre sans complexe, sans aucune crainte. Même si nous apprécions la valeur de Liverpool, nous ne nous avouons pas vaincus d'avance. Et finalement, si nous chutons, ce sera devant le grand favori de la compétition. »

Car, s'il est un domaine dans lequel les partenaires de Smolarek traiteront d'égal à égal, c'est celui de la combativité. Leur « fighting spirit » est en effet digne des meilleures formations britanniques. D'ailleurs, le football anglais ne constitue pas une inconnue pour les représentants de la... Manchester polonaise (car tout comme Manchester en Angleterre, Lodz est la capitale du textile polonais).

UNE TRADITION AU WIDZEW : LE CAFÉ AVANT L'ENTRAÎNEMENT

En effet, en cinq participations au concert européen, Widzew a affronté les clubs anglais à trois reprises et pas les moins réputés, puisqu'il s'agissait successivement de Manchester City, Manchester United et Ipswich Town. Les deux premiers ont dû avouer la supériorité de Widzew ; quant à Ipswich Town, il était, en cette saison 1980-81, au sommet de son art, remportant brillamment la Coupe de l'U.E.F.A. Il faut également mentionner qu'aucune de ces trois équipes n'a réussi à inscrire le moindre but à Lodz. On ne peut parler de Widzew Lodz sans que ne vienne tout de suite à l'esprit le nom de Zbigniew Boniek ; s'il est un joueur auquel le club doit une partie de ses succès, c'est sûrement le nouveau sociétaire de la Juventus de Turin.

Le 2 mars prochain, Widzew profitera une nouvelle fois des installations de son grand rival local, L.K.S., et il ne fait aucun doute que les 40 000 places seront toutes occupées pour ce grand rendez-vous du printemps. La location marche déjà très fort, malgré le prix des places élevé. Ce sera d'ailleurs la première fois que les Rouge et Blanc joueront une rencontre de Coupe d'Europe au sortir de l'hiver n'ayant, depuis leur première participation, jamais atteint ce stade de la compétition. Entraîné par Wladislaw Zmuda (aucun lien de parenté avec le libéro de l'équipe nationale) depuis deux saisons, Widzew présentera un visage « new-look » sans ses deux grandes vedettes, Zmuda transféré à Vérone pour 220 millions de centimes, et Boniek, dont le transfert pour la Juve pour 1 milliard 200 millions de ces mêmes centimes a créé une sensation certaine dans le monde du football. Manque également à l'appel l'ailier gauche Marek Pieta, qui évolue aujourd'hui à Hanovre, club de deuxième division de la R.F.A.

Et de nouveau, il semble que les dirigeants ont eu la main heureuse en matière de recrutement misant, exception faite pour l'international Roman Wojcicki, sur de jeunes éléments dont la réputation reste encore à faire. Les résultats sont là pour le confirmer.

En huitièmes de finale, contre le Rapid de Vienne, la nouvelle vague a joué un rôle prépondérant. Que ce soit à Vienne ou à Lodz, ce sont les jeunes qui ont donné le ton. On était étonné de voir Wraga (19 ans), Wozniak (24 ans), Filipczak (22 ans), Romke (23 ans) et autres, rivaliser avec de vieux briscards comme Krankl et Panenka. La différence s'est surtout faite sentir au match retour où, après 28 minutes, Widzew menait par 3-0, dont deux buts de Pawel Wozniak, qui n'avait jamais inscrit de but en championnat auparavant. Bien que le Rapid n'ait plus le lustre d'antan, c'était tout de même un obstacle difficile à franchir. D'autant plus difficile que l'équipe polonaise s'était présentée sérieusement handicapée par l'absence de ses deux attaquants vedettes, Tlokinski, d'une part, *(suite page 80)*

Smolarek, le buteur de Widzew : contre Liverpool, il devra faire parler la poudre.

UNE JUVE QUI A BON

Scirea félicite ses troupes : Platini, Boniek, Rossi et Bettega. Auront-ils les reins assez solides en Coupe d'Europe ?

COUPE DES CHAMPIONS

ASTON VILLA (ANGLETERRE)
JUVENTUS TURIN (ITALIE)

DOS

On ne pardonne rien aux ténors ! Hésitante en championnat d'Italie, la Juve, critiquée par ses propres supporters, n'aura pas le droit de décevoir en Coupe des Champions, face au tenant du titre Aston Villa. Début mars, la vieille Dame de Turin jouera sa saison à quitte ou double. Gare !

Boniek et Platini : comment jouer dans l'hyperréalisme italien ?

LES ARTISTES DE LA JUVE ONT SURTOUT BESOIN DE LIBERTÉ, MONSIEUR TRAPATTONI !

La scène se passe à Villa Perosa, au pied des Alpes du sud, dans le confort douillet d'un hôtel qui sert de lieu de retraite aux joueurs de la Juventus, à une cinquantaine de kilomètres de Turin. Giovanni Trapattoni, le coach de la Juve, répond avec sa courtoisie habituelle à l'assaut vindicatif de nos critiques. Sur la sellette : la manière de jouer de son équipe. Une formation composée d'une pléiade de joueurs de talent, la plupart champions du monde en titre (discutés, certes, mais quand même), les autres, vedettes incontestées. Des footballeurs-artistes, comme Boniek, Platini, Rossi, Bettega ou des super-pros comme Zoff, Scirea, Tardelli, Furino ou autres. Mais un ensemble qui, sur le terrain, ne répond guère à l'attente de ses supporters et encore moins à celle d'observateurs qui fondaient de gros espoirs sur la réunion de joueurs capables d'offrir un spectacle de grande qualité.

A mi-championnat, la Juve n'occupait que la troisième place de son championnat, après quelques revers douloureux à l'extérieur mais aussi quelques points perdus à domicile, devancée par la Roma de Liedholm et Falcao mais, aussi, par une surprenante équipe de Vérone qui ne compte dans ses rangs aucun des grands qui font l'affiche à Turin. Chose plus grave, la Juve déçoit énormément dans sa manière de pratiquer. Un football excessivement « italien », avec tout ce que ce label comporte de jeu défensif, prudent, emprunté, pauvre collectivement et par trop dénué de fantaisie et d'imagination. Triste constat pour un club que tout le monde s'accordait à reconnaître comme le mieux armé en début de saison, capable même de briguer le titre de « meilleure équipe du monde ». Trapattoni, à Villa Perosa, ne se démonte guère face à ces critiques. « Vous nous reprochez de ne pas jouer de manière intelligente. Moi, je répond qu'en Italie, il est impossible de jouer autrement. Face à la Juve, toutes les équipes cherchent avant tout à ne pas perdre. Elles se replient en défense, dressent un véritable mur devant leur but. Si nous prenons le jeu à notre compte, si nous dominons, il est impossible de passer. Alors je préfère évoluer en contre, ce qui laisse à nos attaquants des espaces libres dont ils peuvent profiter. Nous procédons ainsi à l'extérieur et parfois même nous sommes contraints de le faire à domicile pour piéger nos adversaires. Ce n'est peut-être pas très spectaculaire, mais aujourd'hui, il est difficile d'allier le panache au réalisme. Ce qui compte, c'est d'obtenir des résultats. »

On le voit, l'entraîneur turinois ne donne guère dans l'originalité. Il tient le langage qui est celui de la quasi-totalité de ses confrères exerçant en Italie, à l'exception de Liedholm qui, à Rome, grâce à l'influence de Falcao, a instauré un football plus ouvert et plus équilibré.

Avec une telle tactique, la Juventus joue très nettement en dessous de ses réelles possibilités. Dans un tel contexte, ses éléments les plus brillants laissent une grande partie de leur savoir-faire. Le cas typique est celui de Michel Platini, qui s'est mis à dos une bonne partie de la presse italienne (peu soucieuse de considérations tactiques) en regrettant à plusieurs reprises que le jeu de la Juve ne soit pas plus construit, plus conquérant. Platini, que l'on a vu à Florence, face à la Fiorentina, tenter d'abord d'organiser le jeu, de faire circuler le ballon, puis, face à la « surdité » de ses coéquipiers, renoncer pour se transformer lui aussi en tâcheron, en « combattant », en milieu défensif se dépensant sans compter pour tacler dans les pieds de ses adversaires. Paolo Rossi n'échappe pas, lui non plus, au « massacre ». Dans ce contexte de prudence, de jeu direct, il se trouve le plus souvent esseulé dans la défense « ennemie ». « Ennemie » en effet, car la rançon de sa gloire espagnole prend aujourd'hui la forme d'une surveillance qui dépasse de très loin les limites de la malveillance. Boniek, au contraire de Platini, ne rue pas dans les brancards. Mais il n'en pense pas moins. Lui non plus, depuis le début de la saison, n'a guère pu faire apprécier son sens créatif. Que de tels joueurs, mais aussi des footballeurs comme Bettega, Scirea ou Tardelli, habiles et intelligents lorsqu'ils évoluent dans un contexte collectif, en soient réduits à procéder de la sorte relève purement et simplement du gâchis. Trapattoni n'est bien évidemment pas d'accord : « Nous n'avons pas encore trouvé notre pleine mesure pour diverses raisons. Platini a été blessé. Il a souffert des adducteurs (depuis, il s'est fait soigner en Allemagne et il semblerait que le mal ait disparu). Rossi a lui aussi du mal à retrouver son rythme du Mundial. Et puis, je crois surtout que l'amalgame ne s'est pas encore opéré entre tous les joueurs. Mon travail va consister à faire prendre conscience à chacun qu'il faut jouer pour l'équipe, avec une abnégation exemplaire. » Un « plan » qui ne paraît guère porteur d'espoirs. L'amalgame dont parle Trapattoni s'opèrerait bien plus sûrement dans un cadre collectif, constructif, offensif. En certaines occasions, lorsque le sens créatif ou le génie des artistes de la Juve a pris le pas sur les consignes privatrices de liberté, on a pu voir le vrai visage de cette équipe. Ce fut le cas en Coupe d'Europe lors du match retour à Turin contre le Standard de Liège. Ce fut aussi le cas lors d'un match de championnat auquel il nous fut donné d'assister. C'était contre Pise, au Stadio Comunale. Au lendemain de notre entretien avec Trapattoni. Ce jour-là, la Juve mena 3-0 très rapidement, après une domination initiale et un effort de construction qui priva ses opposants du ballon. Après un double une-deux avec Rossi dans la surface de réparation, Platini devait même inscrire un premier but superbe, apportant la preuve que l'on peut très bien passer une défense renforcée en jouant intelligemment, en recherchant le déséquilibre collectif. En seconde période, la Juve changea de manière, retrouva son jeu en contre et encaissa deux buts. A la sortie du vestiaire, Trapattoni nous souriait : « Vous voyez, en Italie aussi, on sait marquer des buts. » Apparemment, il n'avait pas tiré les leçons — pourtant criantes — de l'expérience. Le « réalisme » est aveugle. Et tant pis pour les artistes du football !

Francis Huertas.

Paolo Rossi : sa réussite lors du Mundial lui vaut un traitement « spécial » de la part des défenseurs.

COUPE DES CHAMPIONS

ASTON VILLA: DES FISSURES DANS LA MAISON

Une saison difficile en championnat, une Toyota Cup ratée, Aston Villa ne veut pas être le champion d'Europe d'un seul match, celui de la finale de l'an dernier, gagnée devant le Bayern Munich. Mais la Juve sera un rude adversaire.

Toute l'énergie de Cowans : un atout pour Aston Villa.

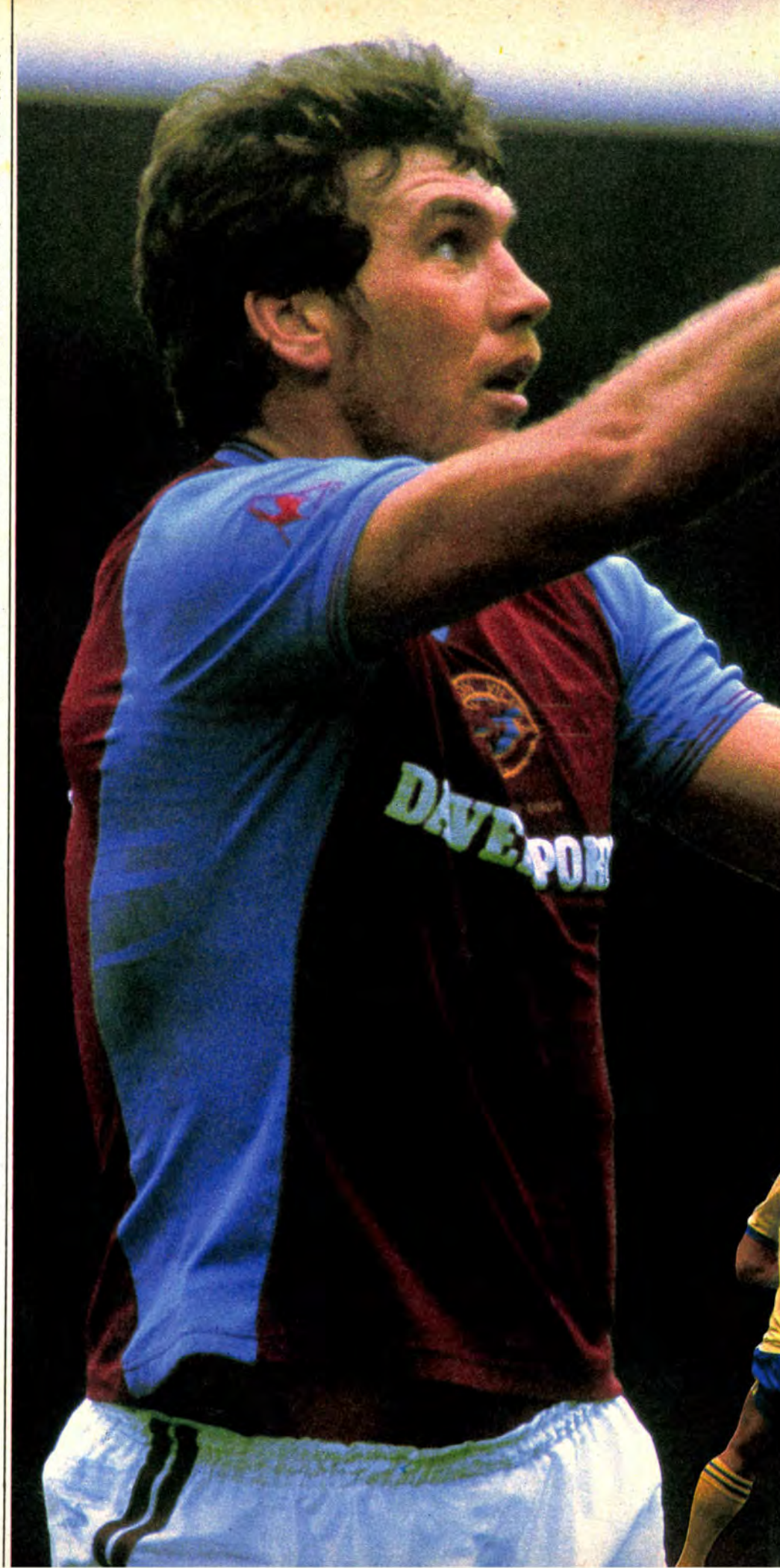
BRANDED
AT
VENPORTS
BIR

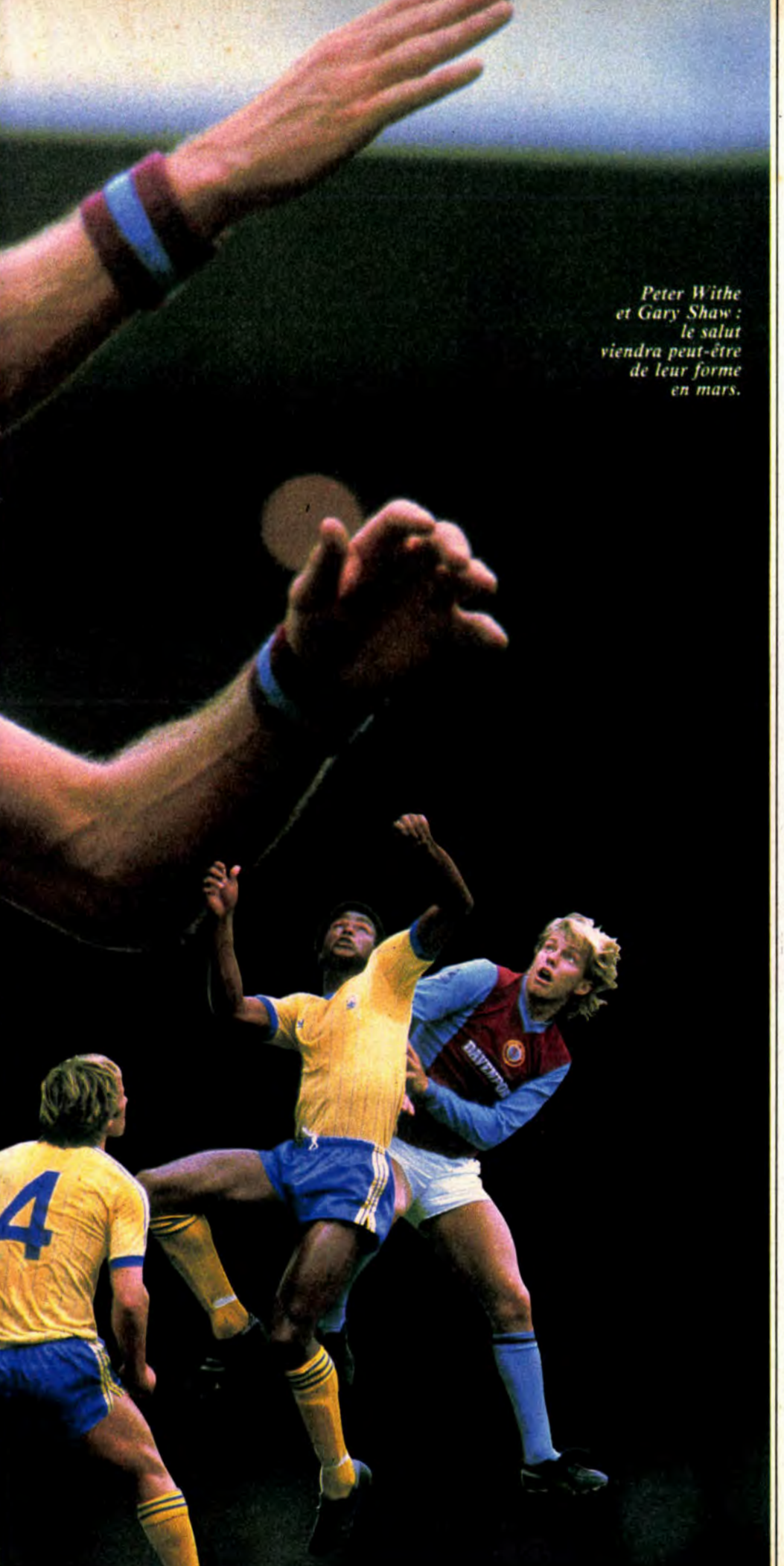
A l'issue de la vingt-quatrième journée du Championnat anglais, les chiffres parlaient d'eux-mêmes. Aston Villa, Champion d'Europe 1982, partageait la septième place avec Manchester City à... dix-huit points du leader Liverpool. Onze matches gagnés pour onze perdus, deux nuls. La dixième attaque de la League, la neuvième défense. Le titre, déjà envolé. La Coupe U.E.F.A., problématique. La Cup, hasardeuse. La Coupe d'Europe, difficile : le tirage au sort imposant le match aller à Villa Park ne permet pas le droit à l'erreur contre la Juventus.

Aston Villa, le Champion d'Europe d'un seul match, celui gagné à Rotterdam en finale de la Coupe d'Europe des Clubs 1981-1982 contre le Bayern Munich ? Peut-être. Et ce n'est pas leur prestation moyenne contre Penarol, à Tokyo, pour la Toyota Cup qui donne beaucoup de raisons de croire à un second titre européen.

On dit souvent, en sport, qu'on ne change pas une équipe qui gagne. Tony Barton, l'arrogant manager d'Aston Villa, a appliqué ce principe à la lettre d'une saison sur l'autre. Dans les buts, Jimmy Rimmer, 35 ans, depuis neuf ans au club. Il compte plus de deux cents matches disputés pour Aston Villa. Son hobby : le golf dont on dit qu'il est un pratiquant de bon niveau. Au poste d'arrière droit, le jeune Mark Jones, formé au club. Il a succédé au « vétéran » Kenny Swain. Au centre de la défense centrale : Evans et Mc Naught. Allan Evans, vingt-quatre ans, est Écossais. Venu de Dunfermline Athletic en 1977, il est assisté de son compère et compatriote Kenneth Mç Naught, autre Ecossais de vingt-sept ans, transféré lui aussi en 1977 mais d'Everton. Le dernier titulaire des lignes arrières est le jeune Gary Williams, professionnel depuis cinq ans déjà et qui débuta à Wolverhampton.

En milieu de terrain, le capitaine Mortimer qui a, lui aussi, dépassé la trentaine. Il quitta en 1975 Coventry, le club de ses débuts, pour une carrière sans histoires à Aston Villa. Il est natif de Liverpool. Desmond Bremner, le troisième Écossais de l'équipe et qui, lui aussi, approche la trentaine est venu des Hibernians d'Edimbourg en 1979. C'est un modèle de régularité. Troisième élément de la ligne médiane, Gordon Cowans, un joueur très sympathique. Il est né il y a vingt-quatre ans dans le comté de Durham. En 1975, il fait partie du centre de formation du club avant de signer son premier contrat pro l'année suivante. Infatigable, c'est un peu le frère jumeau, en jeu, de Fernandez du Paris-Saint-Germain. La vedette de l'équipe, c'est bien sûr le quatrième joueur du milieu de terrain, Gary Shaw. Le blondinet de vingt-deux ans est au





Peter Withe et Gary Shaw : le salut viendra peut-être de leur forme en mars.

CLUB MÉTÉORE ? NON, DIT TONY BARTON, MANAGER D'ASTON VILLA.

début de sa carrière. Né à Birmingham, il fut toujours un supporter d'Aston Villa. Formé au club, il signa son contrat Pro alors qu'il n'avait pas dix-huit ans, à... neuf jours près. Élu meilleur joueur de l'année 1981, il est promis à un brillant avenir international. Surveillé, à chaque match, de très près, on peut craindre, pour lui, le jeu dur de ses gardes du corps d'un jour.

La ligne d'attaque compte toujours sur le punch de Withe et de Morley. Peter Withe, 31 ans, a roulé sa bosse sur tous les terrains du monde avec comme escales : Southampton, Barrow, Arcadia, Sheperds (Afrique du Sud), Wolverhampton, Portland (U.S.A.), Birmingham City, Nottingham Forest, Newcastle United avant son transfert record en 1980 pour la somme de 500 000 livres sterling (6 millions de francs). Une nouvelle carrière recommençait pour lui avec, en prime, des apparitions régulières en sélection nationale.

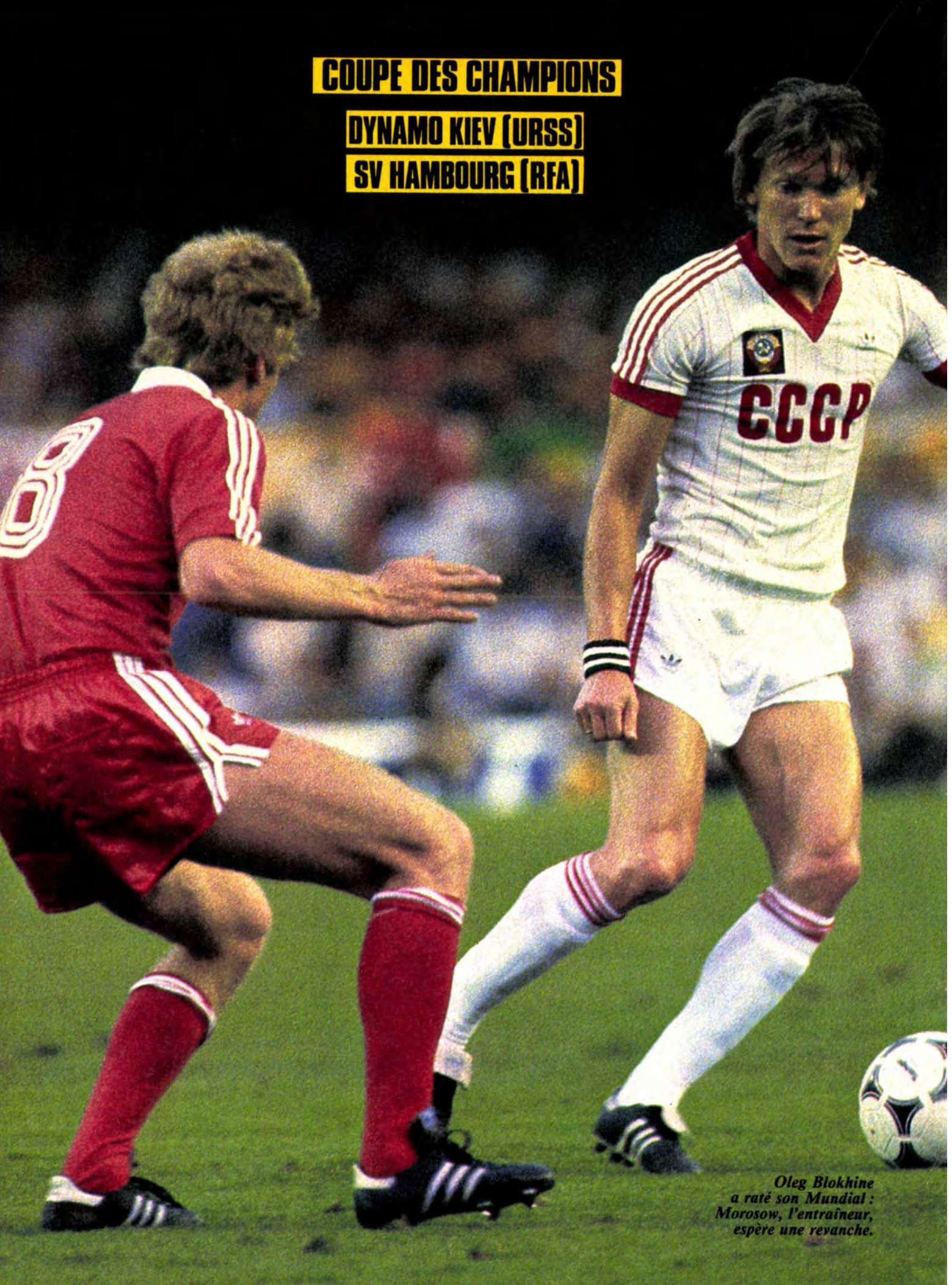
Tony Morley, l'ailier gauche, buteur excellent lui-même, est aussi l'homme de la dernière passe décisive. On l'a vu plusieurs fois aussi, l'an dernier, en équipe d'Angleterre. Parmi les réservistes, une mention plus particulière à Nigel Spink, le gardien remplaçant qui tint fort bien sa place en... finale de Coupe d'Europe 1982 et sans oublier Andy Blair qui rêve d'être le quatrième Écossais titulaire.

Les victoires en Coupe d'Europe 1982-1983 des premiers tours sont déjà bien oubliées. Les Turcs de Besiktas et les Roumains de Dinamo Bucarest ne constituaient pas des adversaires qui pouvaient inquiéter des champions d'Europe, même en perte de vitesse. La Juventus des Rossi, Boniek et Platini sera un adversaire d'un tout autre calibre. De là à penser que le scénario pourrait être le suivant : match nul recherché et obtenu par les Italiens à l'aller à Villa Park avant l'estocade devant la foule en délire du Stadio Communale. Ce serait aller un peu vite en besogne. Déjà l'année dernière, en demi-finale contre Anderlecht, puis en finale contre le Bayern, Aston Villa était donné en outsider. Pour les résultats qu'on connaît. Alors, ces ratés en début de saison vont-ils tourner à l'avantage du club phare de Birmingham ? Tony Barton, le manager du club, y croit dur comme fer. Dur comme il croyait à la victoire des siens contre Penarol à la Toyota Cup. No comment.

Jean-Pierre Frimbois

COUPE DES CHAMPIONS

DYNAMO KIEV (URSS)
SV HAMBOURG (RFA)



Oleg Blokhine a raté son Mundial : Morosow, l'entraîneur, espère une revanche.

LES ROIS D'UKRAINE

Présent depuis de nombreuses années dans les différentes compétitions européennes, le Dynamo Kiev n'y réussit plus depuis 1976. Et voilà qu'il tombe sur les « ogres » du Hambourg S.V. !

Depuis une bonne dizaine d'années, le Dynamo de Kiev est régulièrement présent en Coupe d'Europe. En mars prochain, les Ukrainiens disputeront les quarts de finale de la Coupe des Champions et le sort ne les a pas gâtés en leur offrant le terrible Hambourg SV de Horst Hrubesch et Manfred Kaltz...

Encore une fois, Blokhine et ses coéquipiers risquent de ne pas dépasser les quarts de finale d'une Coupe des Champions après laquelle ils courent depuis... 1976, année où le grand Saint-Etienne allait littéralement leur couper les ailes : 2-0 à Simferopol, 0-3 après prolongation au stade Geoffroy-Guichard, qui allait devenir « l'enfer vert »... Et pourtant, cette année-là, on pensait bien que le Dynamo de Blokhine, Onitchenko, Veremeev ou autres Rudakov allait devenir le nouveau maître de l'Europe.

En mai 1975, à Bâle, le Dynamo Kiev allait en effet devenir la première (puis vint le Dynamo Tbilissi) équipe soviétique à remporter un trophée européen : victoire 3-0 en finale de la Coupe des Coupes face au Ferencvaros de Budapest. Ce jour-là, l'Europe découvrait un nouveau football soviétique. Au jeu académique et froid de l'école moscovite, incarnée par le grand Lev Yachine, succédait cette école ukrainienne, alliant le jeu moderne, athlétique, tactique, à une inspiration très latine.

On allait avoir confirmation de la valeur de l'équipe entraînée alors par Wladimir Lobanovski et Oleg Bazilevitch, lorsque Blokhine faisait « exploser » le Bayern de Munich, champion d'Europe en finale de la Super Coupe 1975 : 1-0 au stade olympique de Munich, 2-0 à Kiev, et trois buts pour le blond et racé Oleg, que beaucoup comparaient déjà aux plus grands : Pelé, Cruijff... Âgé de 23 ans, Blokhine se montrait si habile balle au pied que les commentateurs de radio soviétiques n'hésitèrent pas à l'affubler du surnom de « Blokhinho » !

Blokhine allait par la suite collectionner les titres de meilleur buteur d'URSS et grâce à lui le Dynamo Kiev allait imposer sa loi sur le championnat. Un championnat où trois « clans » se disputent la suprématie : les Moscovites (Spartak et Dynamo Moscou), les Ukrainiens (Kiev) et les Georgiens (Tbilissi). Cette guerre des clans, on l'a vu lors du dernier Mundial en Espagne, rejaillit sur l'ambiance au sein de la sélection nationale. Constantin Beskov n'a rien pu pour l'empêcher et l'URSS a, en grande partie, raté son Mundial. Un de plus... Malgré sa classe immense, Blokhine n'a pu donner, ni à la sélection ni au Dynamo Kiev un nouveau titre de gloire hors des frontières soviétiques, depuis ce double succès de 1975... A 31 ans, Oleg a même pris un assez vilain caractère.

Avec le départ de la plupart des anciens, Kiev a changé de visage. Rudakov, Kolotov, Onitchenko sont partis. En 1981, année où Kiev allait remporter son deuxième doublé coupe-championnat, les « patrons » s'appelaient Blokhine et Buriak, rescapés, avec Veremeev de l'épopée de 1975.

Malgré ce nouvel exploit national, le crédit des Ukrainiens s'est quelque peu effrité, notamment depuis le Mundial. Depuis quelques saisons, on constate également que Kiev joue avec le feu en Coupe d'Europe. Après avoir été éliminé dès le premier tour en U.E.F.A. en 1980-1981 (1-1 et 0-0) par le Levski Sofia, Kiev s'est difficilement qualifié pour les quarts de la Coupe des Champions 1981-1982 : 1-0 et 1-1 face à Trabzonspor, et encore 1-0 et 1-1 devant l'Austria, avant de chuter devant le futur champion d'Europe, Aston Villa : 0-0 à Kiev, 0-2 à Villa Park. A la décharge des Ukrainiens, on rappellera qu'à cette époque, le football soviétique était en pleine hibernation. D'ailleurs, cette année, le Dynamo pourrait venir en tournée en France du 20 au 24 février. On doit cependant constater que cette saison, les Ukrainiens semblent avoir retrouvé cette efficacité qui les fuyait à domicile jusqu'ici. Au premier tour de la Coupe des Champions, Kiev après s'être imposé 1-0 devant les Grasshoppers à Zurich, se qualifiait sans appel au retour : 3-0. La chance allait les aider ensuite puisqu'ils obtenaient leur qualification pour les quarts de finale... sans jouer, les Albanais de Tirana ayant déclaré forfait ! Alors, Yuri Morosow, nouvel entraîneur du Dynamo Kiev depuis la nomination de Lobanovski a la place de Beskov à la tête de la sélection, espère que la chance continuera d'aider les Ukrainiens, en mars devant Hambourg...

Et il en faudra. Le Dynamo aura en effet un double handicap face à Hambourg : le match aller ne se déroulera pas à Kiev, en effet, mais à Tbilissi, où le climat est plus propice au football en mars, et il faudra ensuite jouer la deuxième manche au Volksparkstadion... Et lorsqu'on connaît la rivalité existant entre Ukrainiens et Georgiens, le Dynamo Kiev peut déjà s'attendre à deux matches difficiles sur le plan ambiance.

Alors Morosow comptera sur l'orgueil et la volonté de ses joueurs. Tous issus de cette fameuse école de football où près de 250 jeunes de 8 à 18 ans font leurs classes. Outre les « piliers » Buriak et Blokhine, le Kiev d'aujourd'hui a formé tous les internationaux du club présents au Mundial : Sergei Baltacha, 23 ans, Anatoly Demianenko, 23 ans, l'un des deux ou trois meilleurs arrières latéraux gauche du Mundial, Vladimir Bessonov, 24 ans, Andrei Bal, 24 ans, Vadim Evtuschenko, 24 ans ou le jeune gardien Viktor Chanov, 23 ans, chargé de faire oublier le géant Rudakov. Et puis la « diva » Blokhine a été tellement critiquée après le Mundial que Morosow espère bien le voir redorer son blason terni... ⚽

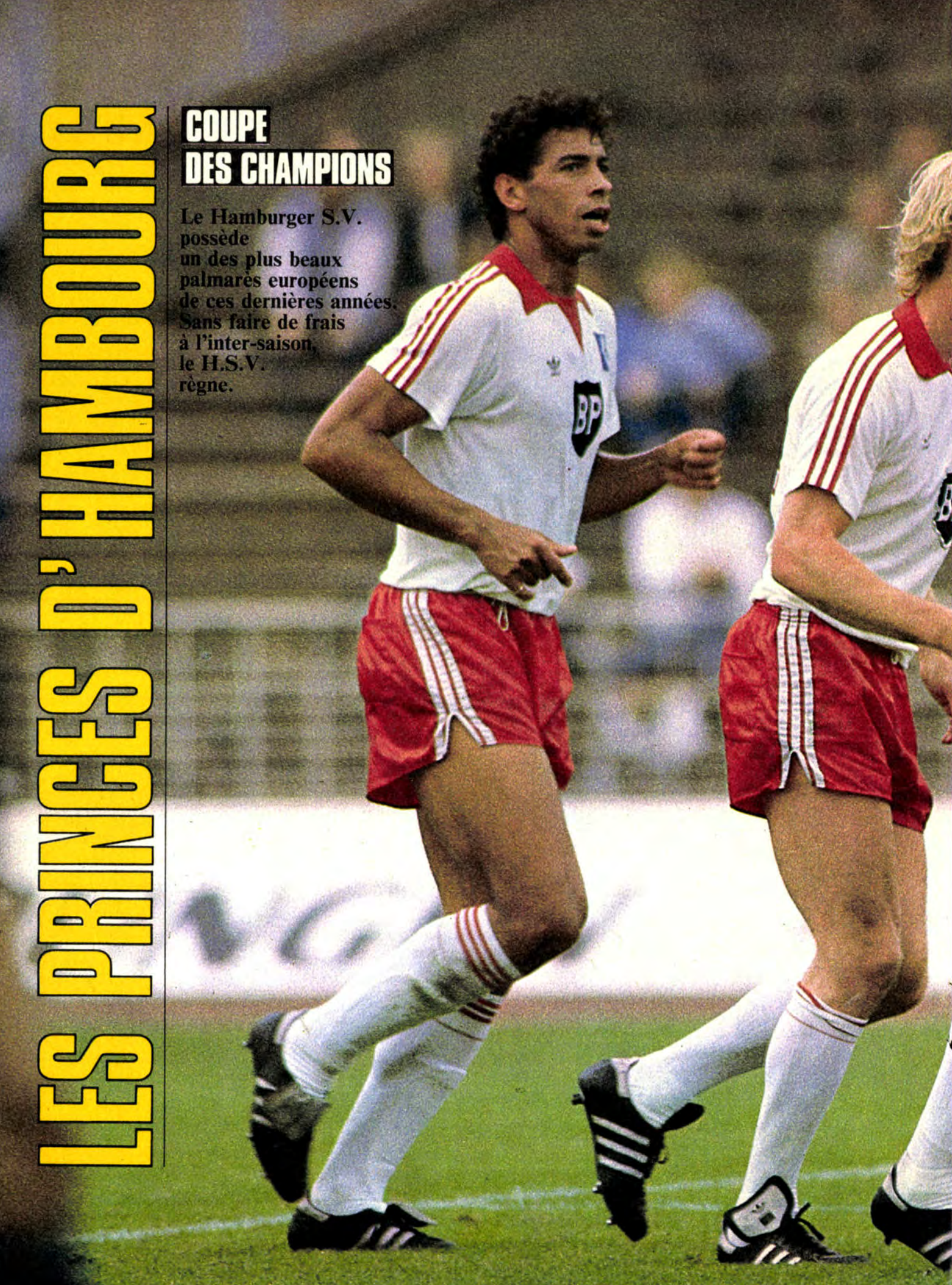
Guy Mislin

LES UKRAINIENS DE KIEV DEVRONT JOUER EN GEORGIE : CE N'EST PAS UN AVANTAGE !...

LES PRINCES D'HAMBOURG

COUPE DES CHAMPIONS

Le Hamburger S.V. possède un des plus beaux palmarès européens de ces dernières années. Sans faire de frais à l'inter-saison, le H.S.V. règne.



De gauche à droite : Hartwig, Bastrup, Hieronymus et Kaltz, les princes du Hamburger S.V.

L'ÉQUIPE DE HAMBOURG N'A JAMAIS AUSSI BIEN JOUÉ... MAIS LE PUBLIC NE VIENT PAS !

Günter Netzer promène sa longue carcasse avec un vague sourire sur le bord des lèvres. Le stage qui a rassemblé l'effectif professionnel du Hamburger Sport Verein sur la Côte d'Azur vient de s'achever et les résultats contradictoires (une défaite face à Toulon et deux petites victoires) ne sont pas de nature à rendre le manager du club hanséatique pessimiste. Le grand blond a d'autres chats à fouetter et le premier semestre 1983 s'annonce particulièrement difficile. Car Netzer sait que Hambourg a tout à perdre.

L'année 1982 s'est terminée par une malencontreuse défaite à Berlin, face au Hertha, pour le compte de la Coupe d'Allemagne. C'était le premier revers infligé aux Hambourgeois depuis la finale de Coupe U.E.F.A. perdue en mai dernier contre Göteborg. Un jour ou l'autre, il faut bien s'incliner, mais Netzer et l'entraîneur Ernst-Happel avaient l'espoir de boucler une saison entière sans faux pas.

Maître de la Bundesliga durant la première partie du championnat le HSV a aligné ses dix-sept matches sans perdre. Certes la menace de ses suivants, le Bayern, le Borussia Dortmund, Werder Brême, Stuttgart et même Cologne n'est pas écartée, mais Kaltz et ses équipiers survolent tellement la compétition qu'on les imagine facilement en champions. Et si en Coupe d'Europe ils parviennent à passer le cap du Dynamo Kiev, la finale leur tendra les bras.

A quoi est due cette sérénité du club nordique ? Les transferts à l'inter-saison ont été discrets, mais le rusé Happel a encore affiné l'équipe championne la saison dernière. L'entraîneur autrichien a d'abord rendu le moral aux vaincus du Mundial (Kaltz, Magath, Hrubesch). Puis il a confirmé certains joueurs à leur poste. Hieronymus, par exemple, à qui il a donné définitivement le poste de libero. Finies, également, les hésitations envers Wehmeyer, un jour attaquant, un jour milieu de terrain, le plus souvent remplaçant. A l'occasion d'un tournoi d'avant-saison à Liège, Happel a donné comme instruction à Wehmeyer de tenir à l'arrière gauche le même rôle que Kaltz à droite. Du coup, l'ancien attaquant n'a pas manqué un match et se révèle excellent. Dans les buts, Stein est meilleur que jamais. En attaque, Milewski a marqué dix buts et s'il n'a joué qu'un morceau de match contre la Belgique, il ne devrait pas tarder à être revu en sélection nationale. Le milieu de terrain hambourgeois — le plus riche de la Bundesliga — est certainement l'atout principal de Happel. Magath est toujours le meneur de jeu, mais le Danois Hansen et surtout Groh, von Heesen, Hartwig et Rolff sont de sacrés partenaires. Six joueurs pour trois places, voilà de quoi tenir le coup en cas de blessure. Là encore, Happel a eu le nez creux en engageant la nouvelle vedette du club, Wolfgang Rolff. Agé de vingt-trois ans, ce solide gaillard vient du Fortuna Cologne. Sacré meilleur demi défensif des matches aller, il a obligé Hartwig à évoluer d'une autre manière. Quant à l'attaque, elle peut se passer du Yougoslave Djordjevic (vingt sélections pour son pays). Excusez du peu ! Il faut dire qu'avec les buteurs Milewski et Hrubesch, bien approvisionnés par l'habile Danois Lars Bastrup, Hambourg est bien pourvu.

Ditmar Jakobs, stoppeur intransigeant.

Mais on peut s'avérer être une équipe excellente et n'en avoir pas moins des problèmes. D'abord, le public. Il ne répond pas du tout aux espérances des dirigeants. Ces derniers avaient établi leur budget sur une moyenne de 34 000 spectateurs. A la fin des matches aller, il en manque 10 000 pour faire le compte. Déception du Mundial ? Difficultés économiques ? Peut-être. Mais le président du club, le docteur Klein, s'arrache les cheveux à un moment où son équipe n'a jamais aussi bien joué.

L'autre souci est le cas Hrubesch. Le capitaine du HSV a tiré un trait sur l'équipe nationale, mais il pensait en même temps obtenir un nouveau contrat (l'actuel se termine en juin 1983) de deux ans. Le club ne lui propose qu'une prolongation d'un an. « La bête » est en colère, mais rien ne laisse augurer que Netzer et la direction du club change d'avis. Le grand Horst va sur ses trente-deux ans et le nom de son successeur (bâti comme lui) est déjà connu. Il s'appelle Dieter Schatzschneider, est âgé de vingt-cinq ans, et joue à Fortuna Cologne. Mais « la bête » est blessée et Hambourg n'attend qu'une chose : qu'elle soit plus féroce que jamais.

Alain Leiblang

REAL SOCIEDAD: HAUTS LES BASQUES !

Pour une équipe qui constituait la base de la sélection nationale, le Mundial a laissé des plaies profondes. « La Real » mise tout, désormais, sur des exploits européens.

COUPE DES CHAMPIONS

SPORTING LISBONNE (PORTUGAL)

REAL SOCIEDAD (ESPAGNE)

Quand on évoque un football de qualité, nul ne peut s'empêcher de l'associer avec la compétition qui a fait sa gloire. Si je parle de Saint-Étienne ou de Nantes, vous pensez logiquement à leur règne presque ininterrompu sur le championnat de France, depuis près de vingt ans. Si je veux illustrer les grandes heures de la Coupe du Monde, c'est avec le Brésil et ses artistes que je serai à même de faire la plus belle démonstration. Enfin, si je veux dérouler le feuilleton des meilleurs moments des différentes Coupes d'Europe, je ferai un grand saut par-dessus les Pyrénées pour examiner le palmarès des grands clubs espagnols. Car, depuis 1956, année où fut créée la Coupe d'Europe des Clubs Champions, l'Espagne a manifesté une présence impressionnante. Jugez plutôt : le Real de Madrid vient, bien entendu, en tête de liste avec six victoires en Coupe des Champions ; sur ses talons, le F.C. Barcelone a été primé deux fois avec la Coupe des Coupes et à trois reprises avec la Coupe U.E.F.A. ; le F.C. Valence, si moribond aujourd'hui, fut aussi un brillant représentant, grâce à deux victoires en U.E.F.A. et une Coupe des Coupes en 1980. Pour compléter ce tableau d'honneur, il faut ajouter l'Atletico de Madrid, lauréat en 1962 de la Coupe des Coupes, et le Real Saragosse, champion U.E.F.A. en 1964. bref, pas moins de seize titres de Champion européen sont revenus aux équipes de la péninsule ibérique. Sans compter les nombreuses places de finaliste qu'ont disputées les clubs cités plus haut, auxquels il convient d'adjoindre l'Athletic de Bilbao. Quel est le football européen capable de présenter une telle carte de visite ?

Lorsque, le 25 avril 1981, sur le terrain de Gijon, la Real Sociedad de Saint-Sebastien enlevait son premier titre de champion d'Espagne, les joueurs au maillot rayé bleu et blanc étaient loin de penser à ce lourd héritage. Leur souci majeur était alors de fêter avec faste cette victoire historique et de faire de ce titre un cheval de bataille pour tout le peuple basque. C'est ainsi que, un mois durant, Arconada et les siens ont sillonné la province de Guipuzcoa, rendant ainsi hommage au soutien que lui avait prodigué la population de cette province. Jusqu'au jour où il a fallu rechausser les crampons et confirmer en Europe les succès nationaux. Et le coup d'essai fut un coup d'échec... et mat d'entrée. Sans pouvoir marquer le moindre but au C.S.K.A. Sofia, futur brillant demi-finaliste, la Real Sociedad est éliminée de la Coupe 1981-1982. Du côté de Madrid et Barcelone, on sourit sous le sombrero.

Mais dans le vieux stade d'Atocha, on continue à faire confiance à cette équipe, malgré ce coup de frein. Une confiance qui habite également le sélectionneur du moment, José Santamaria, qui prépare dans la fièvre que l'on imagine le Mundial 1982. Il va jouer la carte de l'homogénéité en s'appuyant sur une ossature basque. Pas moins de six joueurs, Arconada, Zamora, Satrustegui, Alonso, Lopez Ufarte et Uralde vont se voir investis de la lourde responsabilité de représenter l'Espagne dans « sa » Coupe du Monde. Cette assurance renouvelée semble donner un nouveau coup de fouet à la formation donastaria. Bien que distancée de cinq points par le F.C. Barcelone, la Real va grignoter son retard pour arracher le titre, in extremis, lors de la dernière journée.

Mais ce que les Basques n'ont pas réussi devant Sofia, ils ne vont pas le réussir contre de modestes équipes nationales dans une Coupe du Monde où tout a été fait pour les avantager. L'orgueil hidalgo en prend un sérieux coup, mais j'ai toujours été agréablement surpris par la lucidité des Espagnols, ne cherchant pas de fausses excuses et constatant avec peine que leur onze national n'avait décidément pas la pointure. Au travers de la sélection, c'est encore la phalange basquaise qui est remise en question. Et c'est la tête basse, mais avec l'esprit revanchard, que la Real va

La Real, grâce à l'Europe, oublie ses malheurs du championnat. Quatre matches, quatre victoires avant Lisbonne.

MALGRÉ DEUX TITRES, LA REAL POURSUIT LA POLITIQUE D'UN RECRUTEMENT PROVINCIAL

entamer la nouvelle saison 1982-1983. En appliquant toujours la politique de la « Cantera », c'est-à-dire de la formation et de la titularisation des joueurs. Bien qu'ayant perdu leur milieu de terrain, Alonso, transféré au F.C. Barcelone, la junte directrice ne renforce pas son effectif, se contentant de faire débuter quelques jeunes espoirs.

Après la faillite européenne de 1981 et le loupé mondial de 1982, il était presque inéluctable que les acteurs rentrent dans le rang. C'est effectivement ce qui est arrivé depuis septembre dernier. Munoz, le dernier sélectionneur, s'est tourné vers d'autres internationaux. Seul Arconada a trouvé grâce à ses yeux. Le titre et le Championnat sont d'ores et déjà perdus, puisque la Real est aujourd'hui à plus de dix points des leaders. C'est le voisin, l'Athletic de Bilbao, qui est désormais l'espoir de la nation basque. Et comme des malheurs n'arrivent jamais seuls, l'entraîneur Ormaechea a dû compter avec de très nombreux blessés, notamment Zamora et Satrustegui. Alors, pour sauver ce qui peut l'être, la Real s'est lancée sans retenue dans la Coupe d'Europe. Avant d'affronter le Sporting de Lisbonne, les bleus et blancs arrivent invaincus. Ils ont éliminé sans peine les Islandais de Vikingur Reikjavik et ont écarté beaucoup plus brillamment les Écossais du Celtic. Après avoir gagné deux à zéro à Saint-Sebastien (buts de Satrustegui et Uralde), ils ont confirmé cette victoire à Glasgow (nouveau but de Uralde). Reste à savoir désormais si, pour ce quart de finale, l'effectif aura retrouvé l'essentiel de ses joueurs. Certes, le tirage au sort ne s'est pas montré trop défavorable en donnant aux Basques le match retour à jouer sur leur terrain. Mais dans quel état d'esprit seront-ils, eux qui piétinent depuis trois mois en championnat et qui n'ont plus pour sauver leur saison qu'à tenter un bon coup en Coupe d'Europe ? La tâche peut encore une fois s'avérer trop difficile pour un club qui ne veut en rien sacrifier son idée maîtresse, à savoir vivre en autarcie et faire confiance aux joueurs de la région. ⚽ ***Jean-Michel Larqué.***

Avante, Sporting ! Les supporters sont prêts pour le match aller contre la Real Sociedad...

Le Sporting Club de Portugal, dans un stade Alvalade inachevé mais archi-comble le jour du derby, contre Benfica : des joueurs talentueux, mais peu de style.

AVANTE SPORTING !

Le tenant du titre au Portugal s'est laissé distancer en championnat. Il reporte tous ses espoirs sur la Coupe d'Europe, où il compte beaucoup sur l'appui de ses supporters.

Sofia, inter-saison 82. Le Sporting Club de Portugal, en tournée, découvre un joueur bulgare « intéressant, actif, volontaire ». Le portrait type du milieu de terrain recherché par les dirigeants du Sporting et l'entraîneur-joueur Oliveira. Ils le contactent :

— Voulez-vous venir jouer chez nous à Lisbonne ?

— Je veux bien, pour autant que ma fédération m'y autorise.

— De cela nous nous occupons. Voilà les conditions...

— Très bien, je suis d'accord...

— Ah, encore un détail... Chez nous, nous n'avons droit qu'à un seul joueur étranger. Et nous avons déjà le gardien de but hongrois Meszaros. Alors il vous faudrait la double nationalité...

— Oui, mais...

— C'est simple. Vous signez ce contrat de mariage que nous vous avons préparé, et vous voilà Portugais. D'accord ? Et voilà comment Kostov, footballeur bulgare, devint quelques jours plus tard l'époux d'une femme qu'il n'avait jamais vue... et footballeur portugais. A la manière des basketteurs américains qui souhaitent venir jouer dans un club français. Après tout, le Yougoslave Boukovac, lui avait-on dit, en avait fait de même auparavant... Alors pourquoi pas lui ? Un mariage blanc valait bien de quitter Levski, son club, pour jouer chez le champion du Portugal.

Si les mœurs libertaires de notre fin de siècle ne s'offusqueront guère de ce tour de passe-passe peu romantique, on peut en revanche contester l'utilité de la démarche des dirigeants du Sporting sur un plan purement footballistique. Car il apparaît que Kostov, valeureux et courageux, n'était pas particulièrement le milieu de terrain dont avait besoin le Sporting, qui, après le titre ravi l'année passée à Benfica avec deux points →

d'avance, est aujourd'hui largement distancé par son grand rival de Lisbonne et semble toujours en proie au problème que nous lui avions connu lors de sa participation au Tournoi de Paris voici quelques saisons : la faiblesse de son jeu collectif.

Malcolm Allison, licencié de Manchester voici deux ans, était venu, il est vrai, dans la capitale portugaise prôner les vertus du « fighting spirit » britannique dans les rangs du Sporting. Et si, profitant du passage à vide de Benfica, il peut aujourd'hui se targuer d'avoir participé à la conquête du titre l'an passé, il est reparti sur ses terres en laissant un héritage plutôt décevant : une équipe laborieuse, un jeu hoquetant, une circulation de balle difficile, des mauvaises habitudes de prudence et de kick and rush dont Oliveira, joueur du club devenu entraîneur-joueur, a aujourd'hui toutes les peines du monde à défaire ses coéquipiers.

Oliveira, c'est une personnalité. International portugais, joueur d'expérience, il se dit plutôt partisan d'un jeu bien léché, et lorgne, paraît-il, avec envie du côté de Benfica, dont le football est spectaculaire, et dont il connaît tous les joueurs pour les côtoyer en sélection. Mais on ne bâtit pas un style par un coup de baguette magique. D'autant qu'avant Allison, le Sporting traînait déjà une tradition de football peu chatoyant qui l'a toujours différencié de Benfica. Et d'autant qu'entre les « intentions » d'Oliveira et leur application sur le terrain, il semble exister une marge considérable.

Alors, le Sporting a tiré un trait cette saison sur la conquête d'une nouvelle couronne nationale, qui serait la dix-septième. Et il essaye de résoudre ses problèmes, avec une défense capable d'encaisser, par exemple, 4 buts face à Guimaraes, et une attaque qui n'avait inscrit que 28 buts après la quinzième journée de championnat.

Un problème délicat pour Oliveira, d'autant que les revers présents lui auraient déjà coûté sa tête si le Sporting ne s'était qualifié pour les quarts de finale de la Coupe des Champions et n'avait battu, dans le premier duel de l'année, le grand rival Benfica grâce à un pénalty de Jordao et un match exceptionnel de son gardien Meszaros. Un problème qui tient déjà au fait que l'ossature de l'équipe est loin d'être aussi technique que celle de Benfica. Lito, milieu de terrain de couleur, est un joueur très doué. Manuel Fernandez un avant-centre qui sait manier le ballon et jouer de manière collective, mais souvent trop esseulé avec le soliste Jordao qui n'est plus au mieux de sa condition.

Quant à Oliveira lui-même, il ne peut être à la fois près de ses lignes arrières pour soigner la relance, au milieu du terrain pour organiser et au cœur de l'attaque pour essayer d'apporter son soutien collectif au déséquilibre des défenseurs adverses. En défense, à l'exception de l'excellent Meszaros, capable de sauver les situations les plus compromises grâce à ses réflexes surprenants, Ademar, Virgili, Venancio ou Kikas sont des joueurs de bonne valeur. Mais aucun d'entre eux n'a suffisamment d'envergure ou de qualités techniques pour commencer à orienter savamment le jeu. Marinho, au milieu du terrain, court beaucoup et beaucoup dans le vide. Ses capacités physiques, ne sont guère aidées par une intelligence de jeu très ordinaire. Kostov, on l'a vu, donne à peu près dans le même registre. Un travailleur de l'ombre peu influent sur le plan constructif. Quant à José Eldon de Aruajo Lobo Junior, dit Lito, il sait conserver le ballon, créer des brèches grâce à sa vitesse et à ses crochets, mais il est le seul à seconder utilement Oliveira. En attaque enfin, Jordao ne passe plus aussi facilement qu'avant sur son aile gauche et Manuel Fernandez en souffre beaucoup dans l'axe du but. On le voit, de par les qualités des uns et des autres, le jeu du Sporting n'a pas une dominante technique. Et si l'on ajoute que la prudence et le jeu en contre deviennent systématiques dès lors que l'adversaire n'est plus un faire-valoir portugais, on comprend mieux les difficultés actuelles du Sporting, et on touche du doigt en même temps les contradictions et les hésitations d'Oliveira.

Reste que, malgré ces problèmes, le Sporting a réussi à se qualifier pour les quarts de finale de la Coupe des Champions. Après avoir éliminé successivement Dynamo Kiev et C.S.K.A. Sofia. Et que face à la Real Sociedad, l'équipe d'Oliveira peut encore fort bien créer la surprise. Car dans ce cocktail où les vertus morales et physiques prennent plus d'importance que les qualités techniques, l'ingrédient supporters peut très bien amener le goût supplémentaire qui fait chavirer les esprits. Certes, le match aller aura lieu à domicile, mais dans un stade Alvalade bientôt terminé qui peut accueillir plus de 60 000 spectateurs - supporters déchaînés — comme on l'a vu lors du duel face à Benfica, les Espagnols de la Real doivent s'apprêter à subir une pression constante de la part

(Suite page 81)

A LA DIFFÉRENCE DE BENFICA, LE SPORTING PRATIQUE UN FOOTBALL PEU CHATOYANT.

Manuel Fernandez, capitaine et avant-centre : souvent trop esseulé devant le but adverse...

Oliveira (à gauche), entraîneur-joueur, et le gardien Meszaros : deux personnalités.

Jordao : le grand ailier du Sporting ne passe plus aussi souvent qu'avant. Mais il demeure toujours imprévisible.

F comme Football

A ANGLETERRE

Les deux équipes ayant un calendrier assez chargé au mois de mai, l'Angleterre et le Pays de Galles se sont mis d'accord pour avancer leur match du championnat britannique, qui se disputera donc le mercredi 23 février à Wembley. L'Angleterre se déplacera en Irlande du Nord, le 28 mai, et recevra l'Écosse, le 1er juin.

G GIRESSE

Le Bordelais Alain Giresse n'a pas voulu céder à l'appel des sirènes italiennes, en décidant début janvier de resigner pour trois ans aux Girondins de Bordeaux. Quand on voit le calvaire de Platini dans le Calcio, on ne peut lui reprocher une telle décision...

B BRÉSIL

La sélection « auriverde » effectuera en juin prochain une tournée en Europe, marquée par quatre rencontres. La première aura lieu le 8 juin à Lisbonne : Portugal-Brésil. Le 12 juin, le Brésil affrontera la R.F.A., le 18, la Suisse à Bâle et le 22, la Suède à Goeteborg. Ce Suède-Brésil évoquera bien des souvenirs à ceux qui se souviennent de la fameuse finale du championnat du monde 1958 au cours de laquelle les Brésiliens avaient surclassé les Suédois par 5 buts à 2. Depuis vingt-cinq ans, les Brésiliens n'avaient jamais plus joué en Suède. Socrates et Zico seront là. Mais Telê Santana aura été remplacé. Sans doute par Carlos Alberto Pereira, ancien sélectionneur du Koweit...

C CHAMPIONNAT

Le Championnat d'Europe des Nations repartira en douceur en février avec seulement deux rencontres au programme : Chypre-Italie le 12 et Espagne-Pays-Bas le 16. Les Italiens, qui ont pris un bien mauvais départ dans la compétition, tenteront de glaner leur première victoire. Une contre-performance à Chypre, après les deux matches nuls face à la Tchécoslovaquie et la Roumanie, à domicile, serait très mal vue par la Federcalcio... L'Espagne, qui a pris un très bon départ dans le groupe 7, pourrait envisager la qualification en cas de succès sur la Hollande. Ce qui contribuerait sans doute à effacer le ratage du Mundial 1982..

J JUNIORS

Du 3 au 19 juin prochains, au Mexique, se déroulera la phase finale du Championnat du Monde Juniors. Costa Rica et le Mexique se sont qualifiés pour la Concacaf, l'Écosse, la Pologne, l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie pour l'Europe, la Côte-d'Ivoire pour l'Afrique.

M MEILLEURS

La plupart des pays ont désigné leur meilleur joueur de l'année 1982. Voici quelques lauréats : Ivan Gudelj (Yougoslavie), Alain Giresse (France), K.H. Foerster (R.F.A.), Eric Gerets (Belgique), Jan Fiala (Tchéc.), Socrates (Brésil).

Z ZICO

Zico, le meneur de jeu du Brésil, vient d'être père pour la troisième fois. Il a eu un troisième fils ! « Désormais, je possède un milieu de terrain complet chez moi ! » s'est exclamé Zico, qui a aussitôt ajouté : « Mon épouse Sandra est d'accord : nous allons donner une petite sœur aux trois garçons. » Une semaine avant la naissance de son fils, prénommé Tiago, Zico avait été désigné meilleur joueur 82.

TELEX...

BILARDO. Successeur pratiquement certain de Cesar Menotti à la tête de la sélection argentine, Carlos Bilardo, l'entraîneur de Estudiantes de la Plata, leader du championnat argentin, a l'intention de faire le ménage : il ne gardera que trois des « mundialistes » : Maradona, Passarella et Fillol ! Notons aussi que Carlos Pachame, l'adjoint de Bilardo à Estudiantes, vient d'être nommé responsable de l'équipe juniors.

BRAZIL. Alan Brazil, l'international écossais d'Ipswich, a perdu sa place après une longue absence pour blessure. Il va partir et deux clubs l'ont déjà sollicité : Manchester United et Liverpool qui songe à l'après-Dalglish.

COUPE. La Coupe de Belgique a fait des ravages chez les « grands » en huitièmes de finale : le Standard de Liège a été éliminé 3-0 à Lokeren et Anderlecht 1-2 à Winterslag. C'était la première défaite d'Anderlecht depuis que Paul Van Himst a pris en main l'équipe...

DERWALL. Mauvais sondage pour Jupp Derwall. « Sport Illustrierte » a « sondé » 1 200 passionnés de ballon rond et il apparaît que 66 % des interrogés veulent le départ de Derwall et son remplacement par Erich Ribeck.

EXPLOSIF. On n'avait pas encore tout vu en matière de « hooliganisme ». A Amsterdam, le match Ajax-F.C. La Haye a été marqué par de très graves incidents. Deux bombes ont en effet explosé, faisant une vingtaine de blessés. Les deux hommes ayant jeté les engins « de fabrication artisanale » ont été arrêtés.

MENOTTI. On l'annonçait comme partant sûr pour le F.C. Barcelone. Or, Cesar Menotti très attaché à l'Argentine ne semble pas très disposé à s'expatrier.

RETRAITE. Cette fois, c'est sûr, Paul Breitner a officiellement annoncé qu'il prendrait sa retraite à la fin de la présente saison.

WOLVERHAMPTON. Les « Wolves » dominent tellement le Championnat d'Angleterre de deuxième division qu'il semble que personne ne pourra les empêcher de regagner l'élite en fin de saison. Les Queens Park Rangers et Chelsea devraient les accompagner à l'étage au-dessus. En revanche, le Club de Kevin Keegan, Newcastle, navigue en eaux troubles et se rapproche de la fin du tableau.

LES DEUX AMOURS DE FERNANDEZ

Depuis le début de saison, Luis Fernandez est parti à la conquête du football international. Avec le Paris Saint-Germain, il prépare la double confrontation européenne face à Waterschei. Avec l'équipe de France, il rêve d'une titularisation pour la Coupe des Nations.

Luis, face à un choix délicat : l'Europe avec Nadja et le P.S.-G., ou le Monde avec Pascale et l'équipe de France.

RTL
RTL
RTL
RTL
RTL
PARIS S.G.

le coq sportif
RTL

Sofia, Swansea et bientôt Waterschei, Paris fait une entrée remarquée en Coupe d'Europe. Première apparition et déjà une participation aux quarts de finale.

La grande force de Luis : son aptitude au harcèlement du porteur du ballon.

Grâce au football, je crois qu'il est encore possible d'écrire de merveilleuses histoires. Celle qui concerne Luis Fernandez m'apparaît, à ce titre, exemplaire. Et même si, par un soir de novembre 1982, Luis s'est retrouvé vêtu du maillot bleu, blanc et rouge, frappé du coq gaulois, il sait, lui, mieux que quiconque, que la route qui l'a mené de Tarifa, au sud de l'Espagne, jusqu'à Rotterdam, sous les projecteurs de Feyenoord, a été semée d'embûches, de pièges et de difficultés. Nul doute qu'au moment de l'exécution de la « Marseillaise », le cœur de ce fils d'Espagnol s'est serré un petit peu plus et que ses pensées sont allées vers ceux qui l'ont aidé à sa sortie de la misère, et en particulier vers sa famille. Car, ce qui m'a frappé, dans l'entretien que j'ai eu avec Luis, c'est qu'à aucun moment, il n'a employé le verbe aimer pour autre chose que sa famille. Il m'a dit plusieurs fois « Je suis bien à Paris »... « Je suis content de ce qui m'arrive »... « Ma première sélection est un merveilleux souvenir »... « La Coupe de France... quel pied ! », mais pour lui, on ne distribue pas l'amour, on le réserve très secrètement à ses proches. Le destin n'a pas épargné la famille de Luis et il a fallu beaucoup de courage et de persévérance à ce jeune garçon pour quitter les tristes chemins qui mènent tout droit vers la délinquance.

Il y a vingt-deux ans, Luis naît à Tarifa, une petite bourgade du sud de l'Espagne. Il est le dernier d'une grande famille de six enfants. Mais à Tarifa, la terre est pauvre, les exploitations agricoles sont minuscules. Alors, toute la caravane Fernandez prend les chemins poussiéreux qui passent par Cordoue, Cadix et Tolède pour arriver dans la province de Barcelone. Ce sont des chemins que des milliers d'Espagnols ont empruntés, avec plus ou moins de réussite. Ce sont ces mêmes chemins que parcourait le plus célèbre des Espagnols, le torero El Cordobes, lui aussi enfant démuni, et qui est allé chercher la gloire et la fortune entre les cornes des taureaux de Pedro Domec. Pour Luis et les siens, le bonheur va être de courte durée, en Catalogne. Luis vient d'avoir six ans, son père meurt, laissant six petits orphelins. Le périple des Fernandez va se poursuivre. Deux tantes sont intallées à Lyon ; il n'est pas question pour la maman de Luis de retourner à Tarifa, alors tout le monde se met en marche vers la capitale des Gaules. C'est dans le vieux Vénissieux que Luis s'installe et deux ans plus tard, toute la famille trouve un logement dans la nouvelle ZUP, tout à côté des usines Berliet.

Luis découvre alors la vie de ces quartiers chauds. Il va à l'école parce que c'est obligatoire, mais il n'en est pas un brillant sujet. Ses compagnons de jeu sont pour la plupart, tout comme lui, des fils d'émigrés. Et pour passer le temps, il joue bien sûr au football. Pendant ce temps, les frères et sœurs aînés vont au travail pour « faire bouillir la marmite ». Luis est encore tout jeune, mais il s'en souvient comme si c'était hier : « Je sais tout ce que je dois à mes frères et sœurs. Ce sont eux qui se sont montrés les plus courageux, car eux étaient conscients de tous nos problèmes. Ils ne comptaient pas leur peine et c'est grâce à eux que j'ai toujours eu de quoi manger et de quoi m'habiller ». Luis poursuit son apprentissage de footballeur sur les terrains vagues de la ZUP et comme il n'est pas le plus maladroit, il va signer sa première licence aux « Minguettes de Vénissieux ». Une licence d'étranger, bien entendu. On est davantage préoccupé, dans la famille Fernandez, par les cartes de séjour que par une éventuelle naturalisation. Luis devient alors un espoir régional. Mais avec son étiquette d'étranger sur le dos, il échappe à toutes les détections et à toutes les sélections. Il n'a pas la chance de faire partie des équipes minimes et cadets du district ou de la ligue et, par conséquent, il ne peut pas se faire remarquer par un de ces fameux recruteurs.

Encore une fois, c'est par ses propres moyens, ou plus exac- →

EN 1981, LUIS EST NATURALISÉ FRANÇAIS : TOUT PEUT COMMENCER !

tement parce que deux personnes croient en lui, que Luis va se sortir du piège de l'anonymat qui se fermait sur lui. C'est d'abord son frère aîné, Jean-Louis, un bon petit joueur lui aussi, qui se sacrifie pour transporter Luis à droite et à gauche sur les terrains du Lyonnais. C'est aussi son dirigeant, M. Bersoult, qui prend des contacts avec les clubs professionnels pour lui faire passer des essais. Les deux premières tentatives ne sont pas concluantes. Luis va passer une semaine à Nancy et une autre à Avignon, mais hélas, sans succès. Luis a déjà perdu deux semaines de travail et quand M. Bersoult propose un troisième stage au Paris-Saint-Germain, la maman de Luis ne fait pas preuve d'un réel enthousiasme. Quinze jours de perte de salaire dans une famille où chaque franc compte, ça devient la limite du supportable. Une fois encore, mais une dernière fois, Luis va effectuer un stage. Sa qualité d'étranger n'est pas pour faciliter les choses, mais Luis se voit proposer une place au centre de formation du Paris-Saint-Germain avec une licence amateur. Pour la suite de sa carrière, on fait comprendre à Luis qu'une naturalisation faciliterait son intégration au sein de l'effectif. Les clubs professionnels n'étant autorisés à utiliser que deux joueurs étrangers, il est évident, et surtout à Paris, que ces places sont réservées à des joueurs confirmés. Hier, ils s'appelaient Pantelic, Humberto, Bianchi et Alvès, aujourd'hui, ce sont Susic, Ardiles et Kist. Les démarches entreprises pour obtenir la nationalité française restent sous le coude de certains hauts fonctionnaires. On fait attendre Luis, sous prétexte qu'il a fait, à l'âge de seize ans, une petite bêtise avec ses copains de Vénissieux. C'est donc une forme de punition à retardement qu'on lui inflige. Mais le temps va tout arranger et, après trois ans de négociations, Luis obtient la licence française. Mais il n'a pas attendu ce « sésame » pour se faire une place dans l'équipe du Paris-Saint-Germain. Il dispute son premier match professionnel contre Nancy en 1978-1979, mais c'est au cours de la saison suivante qu'il s'installe à un poste de quasi-titulaire, le malheur d'Alvès faisant le bonheur de Fernandez. Le petit meneur de jeu portugais est sérieusement blessé en début de championnat lors d'un match à Sochaux. Une place d'étranger se libère et Peyroche fait confiance à Luis, qui n'est toujours pas possesseur d'une licence amateur. Il dispute alors plus de quinze matches, ce qui, logiquement, aurait dû lui valoir un contrat pro. Hélas, toutes les barrières ne sont pas abattues. Le sort va se montrer sous un jour plus favorable pour la saison suivante. Abel est alors le seul étranger sous contrat. Borelli se garde une porte de sortie, mais Luis s'y engouffre et c'est lui qui prendra délibérément cette seconde place.

La bonne, la grande nouvelle qu'attend Luis va paraître en 1981, dans le Journal Officiel : « L'Espagnol Luis Fernandez est naturalisé français ». La route s'élargit, les possibilités de manœuvres se multiplient. Terminée la licence avec une grande barre rouge, Luis est bien Français et reçoit son premier contrat de stagiaire. Sa carrière va prendre tout à coup un élan nouveau. La voie des sélections ne lui est plus interdite. Avec son coéquipier Lemoult et Ferreri, il va, pendant un temps, constituer le milieu de terrain de l'équipe de France Espoirs... en attendant d'atteindre la plus haute marche. Mais, dès les premiers matches, Luis se fait une mauvaise réputation. C'est un gagneur, un battant, un teigneux. Il lui arrive parfois de confondre violence et virilité. Un tacle rageur sur le genou du Monégasque Ricort et Luis devient pour tous un matraqueur. « Je dois avouer que je n'ai jamais vraiment su quelle *(suite page 81)*

Au milieu des héros du Mundial, Luis Fernandez a montré son tale
A Amsterdam, il a fêté sa première sélection par une première victo
Encore un postulant dans un secteur qui ne manque pas de candida

Sur le terrain de Feyenoord à son poste favori de milieu défensif, Luis s'est imposé dans tous les secteurs du jeu. Avec son coéquipier de la même promotion, Jean-Marc Ferreri, ils ont prouvé qu'ils étaient les dignes successeurs des Tigana, Giresse et Platini.

C'EST PAR OÙ WATERSCHEI ?

Représentant d'un football limbourgeois pratiquement inconnu en France, Waterschei, club de la ville de Genk, représente la Belgique contre Paris S.-G., qui doit se garder d'un excès de confiance !

Waterschei, cuvée 83.

Prononcez Waterschéi comme vous l'entendez, mais n'essayez pas de localiser le nom du prochain adversaire de Paris-Saint-Germain, en quarts de finale de la Coupe des Coupes, sur la carte de Belgique. Même en fouillant très consciencusement dans la province de Limbourg, près des frontières hollandaise et allemande. En réalité, la commune s'appelle Genk (60 000 habitants) et abrite également Winterslag, un autre club limbourgeois de division 1, rival direct de Waterschei.

T.H.O.R. Waterschei plus exactement, c'est-à-dire « Ter Heil Onzer Ribbenkast » (pour la prospérité de notre cage thoracique !). Oui, cela fait très provincial et possède de forts relents folkloriques, mais ne croyez surtout pas que les Limbourgeois sont les petits demeurés d'un football belge qui est en pleine expansion.

Vous vous tromperiez très lourdement et Paris pourrait sérieusemnt hypothéquer ses chances de qualification pour les demi-finales s'il s'attend à une réplique vigoureuse mais trop primaire pour être réellement efficace. Trois fois coup sur coup, Anderlecht a été débarqué de la Coupe de Belgique par Waterschei (deux fois) et Winterslag. Avec Coeck, Lozano, Vercauteren et Vandenbergh, entre autres, le Sporting bruxellois possède pourtant l'équivalent en talent des Rocheteau, Dalheb, Susic, Toko et autres seigneurs parisiens.

L'odyssée européenne du club jaune et noir du président général Albert Bijnens nous en remet une autre en mémoire. Il y a trois saisons, Beveren, un club de Flandre Orientale, était sorti du terreau européen sans crier gare. En quart de finale, l'Inter Milan vint se perdre, au propre comme au figuré, dans ce patelin du Pays de Waes. Les journalistes italiens en avaient plein la machine à écrire des « dilettanti » de Beveren, et sourirent de compassion continue lorsqu'ils côtoyèrent, près d'une prairie jouxtant le stade, quelques paisibles vaches flandriennes. L'Inter fut sorti, et en demi-finales, le F.C. Barcelone ne vint à bout de Beveren et de son portier international Jean-Marie Pfaff (aujourd'hui au Bayern Munich) que par deux pénalties !

Par rapport à d'autres cités minières, surtout celles du bassin sidérurgique wallon, Genk, où se côtoient une trentaine de nationalités, garde une allure économique relativement jeune. Certes, les terrils environnants sont gris, tristes et vieux, mais depuis 1960, le nouveau parc industriel (Ford, Bauknecht, Hörmann, etc.) a redonné du tonus à la région.

Le Limbourgeois reste un type à part, dans le foot belge. On le schématise assez volontiers comme suit : têtu, taiseux, dur, et ayant une sainte horreur de Bruxelles. Trop de bruit, trop de clinquant à ses yeux. Il ne réussit d'ailleurs que très rarement dans un club de la capitale. C'est un fait. Il en est un autre ; celui du statut particulier des trois Limbourgeois de division 1 (Waterschei, Winterslag et Tongres) : ils n'adhèrent pas au Groupement Professionnel, créé il y a une dizaine d'années. Seul, un des nouveaux montants, le F.C. Sérésien est dans leur cas.

Timidité et prudence d'une population qui vit encore un peu trop sur elle-même, peur d'un gouffre financier ? Sans doute un peu de tout cela. Mais il faut rappeler que, malgré sa forte personnalité, le foot limbourgeois n'a dribblé que très lentement les obstacles vers le sommet. Il n'y a qu'une trentaine d'années que le premier d'entre eux par ordre chronologique (Beringen), poussa une pointe jusqu'en division 1 et ce n'est qu'en 1980 que Waterschei lui offrit, enfin, un premier trophée officiel, la Coupe de Belgique. Et par la même occasion, une première participation à une coupe européenne. Une deuxième coupe belge suivit très vite la première ;

Pier Janssen.

elle est la raison du choc avec Paris. S'il n'est pas pro, le Thorian (de T.H.O.R.) est-il malgré tout amateur ? Non, il jouit du statut de non-amateur. Curieuse dénomination d'un compromis à la belge. C'est une sorte de semi-pro qui signe un contrat avec son employeur, mais à un tarif moindre que le pro. En général, les hommes de l'entraîneur ouest-allemand Ernst Künnecke se livrent donc pendant la journée à une autre occupation que le foot. La pelouse, c'est pour le soir. Les étrangers, comme les Allemands Karl Berge (attaquant) et Klaus Pudelko (portier), le Hongrois Gyozo Martos (défenseur), le Hollandais Adri Van Kraay (libero) et l'Islandais Larus Gudmundsson (attaquant) sont quand même plus proches du professionnalisme. Pour Gudmunsson, un empoisonnant avant de pointe, les dirigeants du

Værdeckers.

DES SEMI-PROS VAINQUEURS DE LA COUPE DE BELGIQUE EN 1980 ET 1982

Gudmundsson.

Van Kraay.

Roland Janssen.

stade André-Dumont viennent de faire un effort particulier. Ils l'ont retiré de son appartement de Genk, pour lui louer une villa avec jardin à une vingtaine de kilomètres de là.

Pour le président Bijnens le statut non-amateur de Waterschei n'en a pourtant plus que pour quelques mois. A la fin de la saison, le club ira très probablement rejoindre Anderlecht et compagnie. Albert Hermans, sponsor et président du conseil d'administration (le club porte la mention publicitaire « Hermans Groep » sur le maillot) voit l'avenir dans le même sens. En fait, si la fusion avec Winterslag s'était réalisée il y a quelques années, le professionnalisme aurait sans doute déjà été un fait à Genk. De cette fusion, il n'est plus question aujourd'hui, mais à la fin de la précédente saison, Waterschei, vainqueur de la Coupe de Belgique, vit là une très belle occasion de passer chez les pros. En une rencontre d'honneur pour la Super Coupe (champion contre vainqueur de la Coupe), il sentit, entre autres, la possibilité d'une très belles recette contre le Standard. Mais, comme néo-pro, Waterschei aurait dû partager une partie de ses gains avec l'autre finaliste de la Coupe de Belgique, Waregem, un club pro. Sur le principe, le club de Genk refusa. Son adhésion n'était pourtant que partie remise. Le président Albert Bijnens et ses hommes sentent en effet la nécessité de se structurer professionnellement. Ils estiment que sur la lancée actuelle, le club doit pouvoir attirer en moyenne 10 000 spectateurs par rencontre. cela lui permettrait de vivre sans gros problèmes. En Belgique, un club pro doit disposer d'une section de treize footballeurs pros sous contrat et d'installations confortables et bien adaptées aux matches en nocturne. Un premier pas a été fait ces derniers mois à Genk, par l'agrandissement du stade André-Dumont de 21 000 à 28 000 places. Cela a suffi dans un passé récent (record : 21 000 spectateurs payants contre Anderlecht) et pour la venue de Paris, le président Bijnens ne s'attend pas à la toute grosse foule. Le club du président Francis Borelli n'est pas suffisamment connu ici, en Limbourg Belge. Pour la recette « historique », on attend plutôt Barcelone ou la Juventus. Peut-être au tour suivant, ose-t-on avancer à Genk ? Pour cette fois-ci, on spécule sur une recette de l'ordre de six millions de francs belges (860 000 francs français). Elle aurait pû être supérieure d'une dizaine de milliers de francs français, s'il ne fallait pas caser quelque 120 journalistes de la presse écrite, télévisée et parlée. Or, dans sa tribune, Waterschei ne dispose normalement que de 28 places pour les journaux. Il faudra donc sacrifier une centaine de sièges sur les places payantes qui valent chacune 800 francs belges (115 francs français). La direction du club calcule qu'après avoir payé les joueurs et les frais de déplacement à Paris, il lui restera la moitié de sa recette. Ce qui est d'ailleurs très bien, juge-t-on. Les supporters limbourgeois, eux, sont en fête. Il y a deux saisons, ils étaient 5 000 à se rendre à Fortuna Düsseldorf ; pour Paris, l'estimation est de l'ordre de 7 000. Waterschei a toujours été bien suivi par ses fidèles. L'entraîneur allemand Ernst Künnecke les précédera au Parc des Princes pour le match contre Bordeaux, mais auparavant, il aura déjà assisté à Mulhouse-P.S.-G. et son adjoint, à P.S.-G. Lens. « Une équipe techniquement très forte avec beaucoup de talent individuel, pense Künnecke. Ardilès est parti, mais Susic peut le remplacer efficacement. Paris me paraît fort sur le plan offensif, mais plus vulnérable en défense. »

A bon entendeur, salut !

Henry Guldemont

COUPE DES COUPES/COUPE U.E.F.A

PARIS-S-G - WATERSCHEI

Les Parisiens auraient pu de toute évidence tomber sur un adversaire plus redoutable. Les Belges, après avoir réalisé une excellente première moitié de championnat, semblent légèrement fatigués. Mais Baratelli et ses camarades devront se méfier des deux redoutables attaquants de pointe, « Tintin » Voerdeckeri et l'Islandais Larus Gudmunsson. Quant à la défense, elle est très solide.

Le match aller ayant lieu au Parc des Princes ne sera pas forcément déterminant dans la mesure où le Paris-Saint-Germain réussit bien loin de ses bases. A Genk, au retour, il lui faudra alors résister à des Belges enthousiastes et qui ont déjà montré qu'ils n'avaient pas peur des gros.

Notre cote.
Paris-St-Germain : 65 %
Waterschei : 35 %

AUSTRIA VIENNE - BARCELONE

Jouera ? Jouera pas ? L'inconnu c'est bien entendu la présence de Maradona, qui pourrait décider du sort de la rencontre. Barcelone, tenant de la Coupe des Coupes, est grandissime favori au départ, mais il ne faudrait pas oublier la valeur des Autrichiens qui comptent parmi eux une belle brochette d'internationaux. Mais pour ceux qui ont encore en mémoire les quatre buts de Barcelone (Maradona et Schuster, deux chacun) marqués sur le terrain même de l'Etoile Rouge de Belgrade au tour précédent, il ne fait aucun doute que les vainqueurs porteront le fameux maillot azulgrana. Reste quand même à savoir comment les Autrichiens auront passé l'hiver.

Notre cote.
Austria Vienne : 20 %
Barcelone : 80 %

INTER MILAN - REAL MADRID

Deux des plus beaux palmarès du football mondial face à face. Deux étoiles quelque peu ternies qui tentent, année après année, de revenir au premier plan. Néanmoins, deux places fortes du football européen, l'une et l'autre en bonne position dans leurs championnats nationaux. Le chemin des Italiens a été parcouru péniblement jusqu'à ces quarts de finale. Mais les adversaires étaient de taille (Slovan Bratislava et AZ, 67). En revanche, du côté espagnol, ce fut beaucoup plus aisé (Baia Mare et Ujpest). En tout état de cause, un match très intéressant à suivre à travers quelques duels comme Juary-Camacho, Altobelli-Metgod, Santillana-Collovati.

Notre cote.
Inter Milan : 50 %
Real Madrid : 50 %

BAYERN MUNICH - ABERDEEN

A priori, on voit mal comment les Ecossais d'Aberdeen peuvent venir à bout de la redoutable machine allemande. Face aux Rummenigge, Breitner et autres, les vainqueurs de la Coupe d'Ecosse devront faire preuve d'un grand esprit de corps et surtout de cœur. Ils n'ont pas encore encaissé de but en Coupe des Coupes (face à Tirana et Lech Poznan) et lutteront de toutes leurs forces pour conserver cette virginité. Mais les Allemands, de leur côté, semblent une taille au-dessus et rêvent de succès. A un moment où les Bavarois se posent des questions sur la succession de Breitner il ne leur déplairait pas d'offrir un nouveau titre au terrible Paul déjà bien pourvu.

Notre cote.
Bayern Munich : 80 %
Aberdeen : 20 %

TOUS LES MATCHES

Avant-dernier round, les 2 et 16 mars, avant les finales des coupes d'Europe.

AS ROME - BENFICA

Le hasard, une fois de plus, a bien fait les choses. Il nous offre un quart de finale royal avec ce Rome-Benfica. A ma gauche, une équipe italienne qui tient le bon bout et effectue un remarquable championnat d'Italie bien emmené par Falcao, Di Bartolomei, Prohaska, Conti, son carré d'as. A ma droite, le Benfica éternel, toujours conduit par l'expérimenté Humberto, entouré de Néné, qui marque autant de buts que par le passé, et le Yougoslave Filipovic, qui ne lui est pas de reste. Deux leaders de championnat pour une place en demi-finale qui vaut dé l'or. Alors Rome, qui se qualifie à chaque tour de justesse, ou Benfica, qui voudrait bien redorer son blason ?

Notre cote.

A.S. Rome : 60 %

Benfica : 40 %

VALENCE - ANDERLECHT

Grandeur et décadence pour les Espagnols de Valence. En 1980, ils remportaient à Wembley la Coupe des Coupes. La saison dernière, ils accrochaient la cinquième place du championnat. Cette année, rien ne va plus. Le club des oranges se traîne en bas de tableau et risque la relégation. Heureusement, la Coupe U.E.F.A. est là pour rendre le sourire aux socios. Manchester Utd, Ostrava et le Spartak Moscou ont été sortis par Tendillo et ses camarades. Mais face à Anderlecht, ce sera une autre paire de manches. Les Belges, repris en main par Van Himst à la place d'Ivic, effectuent un bon championnat sur la même ligne que le Standard ; ils veulent frapper un grand coup.

Notre cote.

Valence : 35 %

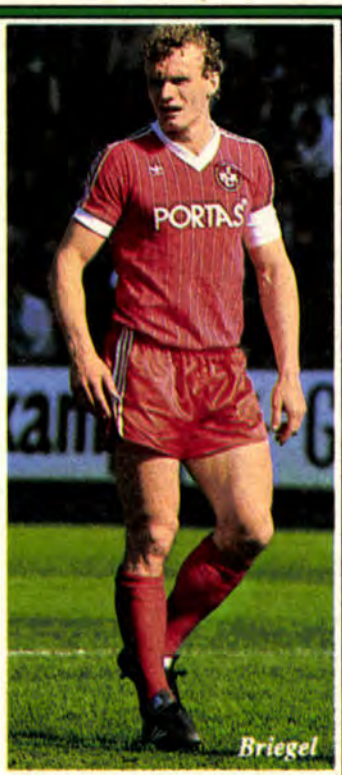
Anderlecht : 65 %

Les Allemands de Kaiserslautern, sans faire beaucoup de bruit, se taillent petit à petit une solide réputation d'équipe de coupe. Trabzonspor, Naples et Séville s'en sont amèrement aperçus. Le rayonnant Briegel n'est pas pour rien dans l'histoire de ces bonnes performances. Les Roumains, eux, font, comme beaucoup d'équipe de l'Est, dans la discrétion. Cela ne les empêchent nullement d'aligner des ténors : la Fiorentina, Shamrock Rovers et Bordeaux y ont laissé leurs plumes. On a pu s'apercevoir d'ailleurs au cours des deux matches contre les Français que les Roumains avaient de sacrés arguments physiques, techniques et tactiques. Pour sortir de l'anonymat.

Notre cote.

Kaiserslautern : 45 %

Université Craiova : 55 %



KAISERSLAUTERN - UNIV. CRAIOVA

Pour accéder à ce stade de la compétition, les Tchèques ont dû peiner seulement contre le Servette Genève. Jusque là, les Bohemians avaient écarté l'Admira Wacker et les Verts de Saint-Etienne avec la plus grande facilité. Alors les Tchèques seront-ils barrés par les Ecossais de Dundee United ? Ces derniers marchent sur les traces de la Coupe U.E.F.A 82. L'an dernier, ils avaient éliminé Monaco, M'Gladbach et Winterslag avant de tomber en quarts de finale. Cette saison ils ont battu le P.S.V. Eindhoven, Stavanger et le Werder Brême. Vont-ils faire mieux ? La réponse est dans les pieds de ses deux buteurs Davie Dodds et Paul Sturrock l'homme aux bas baissés.

Notre cote.

Bohemians Prague : 60 %

Dundee United : 40 %

BOHEMIANS PRAGUE - DUNDEE UTD

A l'Etrat, loin de tous, Roby médite sur la fragilité de la réussite sportive.

LETTRE A HERBIN

PAR

JEAN-MICHEL LARQUÉ

Chère Roby,

Il y a dix ans, tu t'en souviens je pense, je t'ai adressé une très courte lettre. C'était à l'issue d'un match international que j'avais disputé contre l'Eire et au cours duquel, à ma grande déception et sans raison apparente, je ne m'étais guère montré à mon avantage. Tu étais, alors, mon tout jeune entraîneur et, plus que du réconfort, j'étais venu chercher auprès de toi des explications plausibles à ma piètre performance. Au cours de douze années de vie communautaire, durant lesquelles nous avons eu, tour à tour, des rapports de joueur à joueur, puis de joueur à entraîneur et, enfin, de capitaine à entraîneur, nos échanges épistolaires se sont limités à cette seule correspondance du 20 mai 1973. Aujourd'hui, et pour des raisons différentes malheureusement, j'ai de nouveau envie de m'adresser à toi par les mêmes moyens. Ceux qui ont suivi l'histoire des Verts se rappellent peut-être qu'à l'issue de la saison 1976-1977, celle-là même qui suivit Glasgow, nous nous étions séparés en des termes peu diplomatiques. Notre désaccord était alors profond, aucune complaisance réciproque ne nous animait. Nul, en conséquence, ne peut me considérer comme l'un de tes partisans inconditionnels. Pourtant, dans l'affaire qui vient de balayer l'A.S. Saint-Etienne, et que j'ai suivie en tant que juge, comme journaliste, et parti, comme ancien Vert, je n'ai pas hésité pour choisir mon camp. Je vois d'ici tes ennemis monter sur leurs ergots pour me renvoyer à mes chères études. Je suis persuadé, désormais, que ces gens-là ne savent pas et ne sauront jamais ce qui a fait la véritable gloire de Saint-Etienne. Ils ont vu défiler des titres de champion, des finales de Coupe de France, des matches de Coupe d'Europe, sans se douter des sentiments profonds et divers qui régnaient dans notre groupe.

Personne ne peut comprendre la confiance que l'on se témoignait, sans un mot, avant les rendez-vous importants, autour de la dernière tasse de thé. Personne ne peut imaginer l'insoutenable tension des réunions d'avant match, où tu avais la gorge si nouée que tu les abrégeais volontairement. Personne n'a assisté aux vomissements d'un Georges Bereta, malade de peur avant les rencontres. Personne n'a entendu les derniers mots d'encouragement que l'on se criait avant d'entrer dans le tunnel. La vraie raison de la réussite de Saint-Etienne, elle est là et pas ailleurs ! Personne ne pourra nous voler cette complicité. Hélas, tout le reste est maintenant détruit !!! L'A.S. Saint-Etienne n'est que ruines et vide. Dans le désarroi qui agite la maison verte, tu as même perdu tes attributions de manager. A l'annonce de cette nouvelle j'ai été très sceptique. Je ne pouvais croire que le nouveau président, monsieur Bressy, avait pu changer aussi rapidement d'avis. Il s'était montré très mesuré dès son arrivée à la barre des Verts, déclarant qu'il fallait tout oublier, que l'on en avait terminé avec la chasse aux sorcières. Sa volte-face du début janvier ressemble plutôt à un saut périlleux. Les démissions rapprochées de Messieurs Canivet, Annaloreau et Pibarot, reprochant une ingérence permanente de la municipalité dans les décisions du comité directeur, prouvent bien que monsieur Bressy n'est pas un président libre. Même s'il s'en défend. Les précisions de l'adjoint aux sports, monsieur Faure, parlant le premier d'un choc psychologique dû au changement d'entraîneur, ne laissaient plus planer aucun doute sur la mainmise municipale. Quant au démenti de monsieur Sanguedolce, j'ai la faiblesse de croire qu'il n'a trompé personne. Mais le maire de Saint-Etienne ne pourra nier qu'il a comparé ton anticommunisme à celui de... Hitler. En toute simplicité !

Je ne connais pas très bien monsieur Bressy. La seule fois que nous nous sommes rencontrés, le 18 janvier dernier, très précisément, il m'a salué d'un aussi glacial qu'impoli : « Salut, Larqué ! ». Une invitation à ne pas nouer le dialogue avec un ancien de la maison. Une façon comme une autre d'oublier le passé, d'en faire table rase. Mieux que quiconque, tu sais d'ailleurs que l'on ne vit pas de souvenirs, surtout dans un métier d'entraîneur où chaque match est un nouvel examen. Tu as dû, pourtant, apprécier les prises de position de tes vieux élèves Parison, Repellini ou Piazza, qui t'ont témoigné leur sympathie. Avec des sentiments inversement proportionnels, si j'ose dire, tu as dû être abasourdi d'apprendre qu'un de tes anciens protégés, Hervé

→

Revelli pour ne pas le nommer, avait fait des propositions pour te succéder à la tête de l'équipe professionnelle. Lorsque tu l'as appris, tu ne t'es même pas montré surpris. A croire que, dans cette polémique, tu n'attends plus de cadeaux de personne. Lorsque tu t'es retrouvé sur la touche, certains de mes confrères ont écrit que ta chute était inéluctable. Je ne suis pas suffisamment expert en matière conflictuelle pour anticiper sur les événements. Mais je me demande encore quels sont les griefs sportifs que l'on peut t'adresser. Le maire stéphanois a avancé que tu n'étais pas populaire : c'est tout à fait vrai. Je dirai même que tu n'as jamais été populaire, même du temps où l'on raflait presque tout. D'autres t'ont reproché ton manque d'enthousiasme et ta propension à t'occuper de tout, sauf du football. Tu m'as avoué, et cela ne date pas d'hier, que tu étais profondément affligé par le comportement de ton équipe dans les années 78 à 81. Tu savais avoir le meilleur « matériel » de France et, pourtant, les résultats n'étaient pas aussi flatteurs qu'auparavant. Les méthodes que tu employais étaient pourtant les mêmes, mais les hommes avaient changé.

D'autres, enfin, te reprochent d'avoir une vie privée difficile et compliquée. Étant un homme secret, discret, presque seul, je comprends parfaitement que la procédure de divorce que tu as engagée soit encore plus difficile à supporter pour toi. Quel est l'homme, ou la femme, qui peut ne pas considérer la séparation comme un échec dans sa vie ? Cette épreuve, tu as dû l'assumer à une époque où, sur le plan professionnel, tu n'étais plus très sûr de ton fait. Que tu aies pu chercher refuge, compensation et évasion auprès de la musique, du whisky ou d'autres personnes, quel est donc le saint homme ici bas qui pourrait te le reprocher ? Non, franchement Roby, ton éviction ne peut être dictée que par d'autres motifs. A ce jour, hélas, je suis obligé de constater l'énorme gâchis et tu me permettras de penser que le départ de Roger Rocher va pour longtemps laisser un grand vide à la tête du club. Avec ses qualités et ses défauts, je crois que le président Rocher a surtout été victime de son entourage. Quand l'éminence grise du club s'appelait Charles Paret, un secrétaire général d'une valeur exceptionnelle, Rocher non seulement était toujours bien conseillé mais, qui plus est, appliquait ses directives. Les résultats se faisant meilleurs chaque saison, le club a attiré de plus en plus de parasites, Charles Paret n'étant plus là pour freiner les rêves de grandeur du président, ce dernier s'est laissé charmer par les salamalecs des nouveaux arrivants. Il a succombé aux tentations, mais je ne le rends que partiellement responsable. Je sais, par plusieurs témoignages, que le président Rocher était devenu, depuis un certain temps, un homme passablement difficile à côtoyer, mais ne crois-tu pas qu'avec un petit peu plus de patience, il eut été possible de lui faire entendre raison ?

Il est maintenant trop tard pour se retourner. Tu dois songer à ton proche avenir. Même si M. Bressy t'a intimé l'ordre de ne pas parler de licenciement, tu m'as avoué, lors de notre dernière rencontre, que le roman d'amour entre l'A.S. Saint-Étienne et toi te semblait bel et bien terminé. J'ai cru un moment que tu ferais tien le projet que l'on avait évoqué ensemble en juin 1975 sur les plages de la Martinique, à savoir te retirer pendant un an de la vie active pour aller dans les îles. Jacques Brel n'est pas ton interprète favori pour rien. Je suppose que tu ne t'attendais pas à ce que ton contrat chez les Verts se termine de cette façon. Je comprends parfaitement ton désir de ne pas rester sur cette fâcheuse impression et de vouloir dès juillet prochain t'asseoir sur le banc de touche d'un club français. Les joueurs que tu auras sous ta responsabilité pourront alors bénéficier des idées de celui qui fut notre maître à tous, M. Snella. Pour lui aussi, la cohabitation avec le président Rocher n'était pas toujours facile. Mais M. Jean était un homme très patient et les orages finissaient par se calmer. Le dernier qui s'est abattu sur Saint-Étienne a tout emporté sur son passage. Rocher, puis Garro et enfin toi.

Tu m'as avoué aussi que tu ne pouvais pas te permettre de rester sans travail, car tu avais des redressements d'impôts assez conséquents à acquitter. Je comprends qu'il te tarde désormais, selon tes propres propos, « d'y voir clair le plus rapidement possible ». Lorsque tu rencontreras les Verts, lorsqu'enfin le football aura repris sa place, tu ressentiras, comme je l'ai ressenti moi-même, un certain pincement. Un « Vert » reste toujours un « Vert ». Même quand on quitte le club avec un bon coup de pied dans les fesses. Le temps cicatrise les plus graves blessures, et je souhaite, cher Roby, que la prochaine fois, lorsque nous nous verrons tu te sentiras mieux dans ta peau. Reçois, Roby, l'expression de
mes sentiments amicaux.

Ses deux chiens Neals et Glasgow ont été mêlés à l'affaire. Leur empoisonneur d'un soir a atteint les sommets de la lâcheté.

Humberto Coelho :
32 ans, le libero-capitaine aime toujours l'attaque.

Joao Alves :
30 ans, un organisateur précis et intelligent.

TROIS DE BENFICA

Humberto, Alves et Nené : les années passent, les stars de Benfica sont toujours là. Avec l'arrivée d'Eriksson, l'ex-coach de Göteborg, elles ont même retrouvé une seconde jeunesse : attention, la Roma...

Tamagnini Nené : 33 ans, plus de 540 buts en 12 saisons...

Benfica, leader esseulé d'un championnat du Portugal qui ressemble comme un petit frère à beaucoup de ses éditions précédentes, lorsque le club de Lisbonne raflait tous les titres. Benfica qui vole de succès en succès alors que Porto et le Sporting, seuls contestataires traditionnels de sa suprématie, doivent regarder loin devant, sans grand espoir de le rejoindre. Benfica qui affirme haut et clair son intention d'aller très, très loin dans la coupe d'Europe U.E.F.A., quand bien même son adversaire du quart de finale aurait pour nom cette fameuse Roma de Conti, Prohaska et Falcao...

Assurément, il s'est passé quelques chose à Lisbonne ces derniers mois. Car, souvenez-vous. En fin de saison passée, les camarades d'Humberto avait dû laisser le titre au grand rival de Lisbonne, le Sporting. Ils balbutiaient mal un football qui avait perdu son côté spectaculaire d'antan. Une perte qui ne datait pas d'hier, d'ailleurs. Ces dernières saisons, malgré le titre arraché au F.C. Porto en 81, Benfica n'était plus que l'ombre de la grande formation qui émerveillait l'Europe dans les années soixante, enlevant deux Coupes des Champions (61 et 62) et disputant trois autres finales ! Une équipe au jeu indigne d'un club qui peut se targuer d'un palmarès incomparable : vingt-sept titres de champion national (le premier dès 1930), dix-sept coupes du Portugal et pas moins de sept doublés ! Bref, ces dernières saisons, le magnifique « Estadio da Luz » ne vibrait plus aux exploits de joueurs qui semblaient avoir oublié leur atout principal : un jeu collectif de premier ordre, axé sur l'offensive. Et le public, et les supporters inconditionnels du grand club portugais de mettre en avant la moyenne d'âge d'une formation où les stars sont déjà à l'affiche depuis de nombreuses saisons...

Mais le président de Benfica, Fernando Martins, ne devait pas donner foi à ces critiques. La seule révolution valable à ses yeux, des yeux qui vibrèrent jadis aux exploits spectaculaires et aux scores fleuves, ne devait être que celle du jeu. Benfica devait retrouver son football-panache, celui du temps où Guttmann était l'entraîneur et Eusébio le maître-d'œuvre. Ou celui du temps où Fernando Riera faisait jouer à Benfica une défense en ligne servant de base à un jeu offensif de grande lignée. Alors, Fernando Martins, après Otto Gloria et le Hongrois Baroti, appela au début de la présente saison le Suédois Eriksson aux commandes de sa formation. Eriksson ? Celui qui avait fait de Göteborg, en 82, le superbe et inattendu vainqueur de la coupe de l'U.E.F.A., après avoir corrigé entre autres Dynamo Bucarest, Valence, Kaiserslautern puis Hambourg, en finale. Celui qui avait donné à

HUMBERTO

Le patron de la défense (en ligne) de Benfica monte souvent pour épauler sa division offensive.

cette apparemment modeste formation suédoise un fonds de jeu admirable. En engageant donc Eriksson, le président de Benfica pariait sur le renouveau du football pétillant. Et son attente n'allait pas être déçue. Jugez-en : avant le 2 janvier et le derby contre le Sporting (perdu 0-1 sur pénalty), Benfica avait joué vingt-huit matches (amicaux, de championnat, de coupe et de coupe d'Europe) sans connaître la défaite. Inscrivant au total 85 buts contre 16 seulement encaissés. Avec quelques scores fleuves : huit buts contre une sélection de Lasa, cinq contre Vasas Budapest, huit encore contre Varzim en championnat, huit toujours contre Campinense en coupe du Portugal. Sur ces vingt-huit matches, vingt-six victoires et deux nuls seulement. L'un à Alcobaça en championnat, l'autre à Zurich en Coupe d'Europe (1-1 à chaque fois). En Coupe d'Europe, où Alves et les siens réussissent un parcours sans faute. Deux victoires (2-1) contre Bétis Séville au premier tour ; deux victoires (2-0 puis 2-1) contre les Belges de Lokeren ; un nul donc (1-1) puis un triomphe face à Zurich (4-0).

Après la première défaite de la saison sur le terrain du Sporting, Benfica devait d'ailleurs redémarrer en trombe. Il se vengeait sur Braga, à qui il infligeait un 6-0 sans appel. On le voit à la lecture de ces chiffres, le Benfica 82-83 est redevenu une grande équipe. Et beaucoup d'observateurs se plaisent d'ailleurs à voir en elle une formation qui rappelle beaucoup ses prestigieuses devancières victorieuses des coupes d'Europe. Ce retour au premier plan, qui a coïncidé avec l'arrivée d'Eriksson, apporte une preuve supplémentaire (malgré les affirmations contraires de nombres de techniciens) de l'importance de l'organisation du jeu. Car, on l'a vu, le président Fernando Martins n'a en rien changé son effectif par rapport à la saison passée. C'est seulement la tactique de l'équipe qui a été modifiée par Eriksson. Benfica a retouvé sa défense avancée, qui pratique un marquage de zone et utilise même la ligne (cette tactique si controversée) selon l'adversaire. Ainsi, le resserrement des différents compartiments du jeu a pu favoriser le retour à un jeu construit, élaboré, collectif. Et du coup, ceux que l'on considérait il y a quelques mois comme les préretraités ont retrouvé, en même temps que le plaisir de jouer et de marquer des buts, une seconde jeunesse.

Dans les buts, Bento, malgré ses 34 ans, demeure un gardien talentueux et évidemment expérimenté. A l'heure où nous écrivions ces lignes, il n'avait concédé que 7 buts après quinze journées de championnat (alors que son attaque en avait inscrit 38). Une efficacité à laquelle doivent être, bien sûr, associés les défenseurs. Pietra, à droite, a 29 ans. La qualité de sa relance est exemplaire. Comme celle d'Humberto, l'ex-joueur du Paris-St-Germain. Capitaine et défenseur libre (il ne convient pas d'employer le terme libero avec sa

→

ALVES

Le joueur aux gants noirs demeure le grand animateur d'une équipe redevenue offensive.

signification actuelle de couvreur puisque Humberto commande la manœuvre d'alignement), l'ex-parisien ne rate pas une occasion de venir se porter en appui de ses coéquipiers du milieu de terrain ou de l'attaque (la preuve : lors du match contre Braga, il devait inscrire deux buts). Mais il sait le faire de manière intelligente. Plus en finesse ou pour créer un surnombre opportun que dans des rushes désordonnés souvent voués à l'échec, comme le font certains défenseurs centraux. Aux côtés d'Humberto, Veloso est traditionnellement chargé de la surveillance du buteur adverse. Il ne le fait pas toujours de manière orthodoxe, mais ses qualités athlétiques et la fougue de ses 24 ans compensent largement ses limites techniques. A gauche, Bastos Lopes 1 n'est pas non plus un modèle d'habileté. Mais la précision de ses interventions et son intelligence de l'organisation défensive choisie par Eriksson complètent bien une défense homogène.

En milieu de terrain, les gants noirs d'Alves se font toujours autant remarquer. Après son passage malheureux au Paris-St-Germain, le petit milieu de terrain portugais a retrouvé toute sa grandeur à Lisbonne. Il anime les offensives avec lucidité et rayonne à trente ans comme il ne l'a peut être jamais fait auparavant. Chalana (23 ans) s'entend à merveille avec lui. L'étendue de son registre technique, son art du dribble, ses démarrages et ses courses chaloupées sont très spectaculaires mais, malgré ses qualités individuelles, le jeune joueur de couleur sait créer pour la collectivité. Carlos Manuel est le troisième larron de ce milieu. Il évolue en général plus en retrait que ses deux coéquipiers, mais il ne faut pas croire pour autant qu'il soit un quelconque chien de garde attaché aux basques du meneur de jeu adverse. Ce serait gâcher ses qualités d'intelligence et de technique qui lui permettent si bien d'être une courroie de transmission efficace.

L'attaque de Benfica, compte tenu des capacités créatrices du milieu de terrain et de l'organisation de l'ensemble, est le plus souvent placée dans un contexte idéal pour faire valoir ses qualités. Elle est essentiellement composée du Yougoslave Filipovic et du buteur Nené. Filipovic a 30 ans. Une carcasse d'athlète, mais surtout des qualités de soliste étonnantes. Dribbleur, tir redoutable, jeu de tête dangereux. Il est à Lisbonne depuis deux ans, après avoir notamment joué à Bruges. Quant à Nené, on ne sait plus trop s'il est encore utile de le présenter. A 33 ans, il a derrière lui douze saisons de professionnalisme. Il a été meilleur buteur du Portugal en 81 avec 20 buts. Son record en championnat se situe à 30 réalisations. Et même s'il dut souvent se contenter de secondes places derrière Jordao du Sporting ou Gomes de Porto, ce qui lui a valu d'être surnommé « le Poulidor » du football lusitanien, il frôle aujourd'hui les 550 buts. Ce qui en dit long sur son opportunisme et *(suite page 82)*

NENE

Un bonheur familier : ici, contre Braga...

WIDZEW LODZ

(suite de la p. 20) et surtout Smolarek. Le premier a écopé d'un carton rouge à Vienne, alors qu'il avait été jusque-là le meilleur homme de son équipe. A 27 ans, ce grand blond de 1,82 m est un rouage essentiel de cette belle mécanique. Sa polyvalence lui permet d'évoluer aussi bien en défense, qu'à la pointe de l'attaque. C'est aussi un excellent organisateur.

Quant à Smolarek, l'automne dernier sera à marquer d'une pierre noire dans sa carrière. A peine rentré du Mundial, où il n'avait brillé que par intermittence, l'ailier gauche de la sélection nationale fut victime d'une grave fracture de la clavicule qui l'a tenu éloigné des stades pendant plus de deux mois. Pas besoin de souligner qu'il est impatient de retrouver la haute compétition. On peut lui faire confiance pour ce qui concerne la motivation. Footballeur polonais n° 1 en 1981, il n'a obtenu que la septième place cette année. Connaissant son ambition, on peut être convaincu qu'il voudra refaire le terrain perdu très rapidement.

Les transferts de Boniek et Zmuda ont rapporté au club quelque 100 millions de zlotys, ce qui constitue l'équivalent de trois années de budget. Grâce à cet argent frais, les dirigeants ont pu également étoffer leur effectif qui compte actuellement vingt-et-un éléments se décomposant comme suit : trois gardiens de but, huit défenseurs, six milieux de terrain et quatre attaquants. La moyenne d'âge est relativement basse (24 ans). Le joueur le plus âgé a 33 ans. Il s'agit du libero Grebosz. Ce dernier vient de signer un contrat avec un club finlandais, où il devrait débuter le 1er avril, mais il a décidé de donner un dernier coup de main à ses coéquipiers, dont le plus jeune et le plus prometteur est Dariusz Wisniewski (18 ans).

Après le départ de ses vedettes, le style n'a pas beaucoup changé. L'équipe de Wladislaw Zmuda est restée fidèle à la contre-attaque, les joueurs étant prédisposés à cette tactique.

On dit que tant que le ballon est en jeu, tout est possible. Mais peut-on réellement accorder une chance aux champions de Pologne devant un ensemble aussi solide que Liverpool ? Les Anglais ont un passé européen qui force le respect, un palmarès inégalable, mais surtout une très grande expérience de la haute compétition (116 rencontres de Coupes européennes). Le fossé semble énorme et pourtant, à Lodz, on y croit. On pense à Manchester City et United qui, eux aussi, étaient favoris.

Widzew aura cependant un handicap sérieux. Le manque de compétition. Car le championnat de Pologne s'est arrêté le 28 novembre et les matches retour ne commenceront que le 9 mars. Mais la préparation ne sera pas négligée pour autant. L'entraînement a repris le 3 janvier, il a été suivi d'un stage d'oxygénation à Wisla, dans les Beskides.

Courant février, Widzew ira peaufiner sa préparation en Italie, où il rencontrera quelques grands noms du football italien : Rome, Milan et Cesena entre autres. Tout cela a été possible grâce à une clause des contrats de transfert de Boniek et Zmuda. En effet, outre une somme conséquente et des équipements sportifs, les clubs acquéreurs se sont engagés à organiser, à leurs frais, des stages et des matches amicaux. C'est ainsi que Widzew a pu rencontrer l'automne dernier des équipes comme la Juventus (défaite 0-2) et Vérone (2-2) et effectuer une tournée en R.F.A.

Au tour précédent, Widzew a rencontré le Rapid de Vienne sans rien connaître de son adversaire. Le ministère des Sports avait en effet refusé d'allouer les devises nécessaires au voyage de Zmuda à Vienne dans le but de visionner l'adversaire. C'est un comble, quand on pense que les transferts ont rapporté deux millions de dollars au trésor polonais. Ces autorités devraient se montrer plus compréhensives cette fois. Car le Rapid, ça n'est pas Liverpool. Le jeu n'en vaut-il pas la chandelle ?

Thadée Fogiel

LA RELIURE onze
POUR CONSERVER PRECIEUSEMENT VOTRE COLLECTION 45 F

Conservez vos numéros de "Onze" dans une présentation de luxe, notre magnifique reliure verte, gravée à l'or fin, en retournant le bon ci-dessous accompagné de votre règlement à :
"Reliure Onze", 23-25, rue de Berri - 75388 Paris Cedex 08

Bon de commande

Je désire recevoir ..... reliure(s) et je vous envoie la somme de ..... x **45 F** = ... **F**
Etranger : 50 F

☐ chèque bancaire joint
☐ virement 3 volets joint
à l'ordre de "Onze".

☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Prénom ..... Nom .....
N° ..... Rue .....
Ville .....
Code postal ..... Année de naissance (facultatif) 19

à retourner avant le 15-5-83 à "Reliure Onze" 25, rue de Berri 75388 PARIS Cedex 08

FERNANDEZ

(suite de la p. 64) attitude adopter après ma faute sur Roger Ricort. Je comprends parfaitement qu'il ait été très en colère après moi, mais je croix qu'il aurait pu, à froid, me trouver des circonstances atténuantes. Quand j'ai agressé Ricort, c'était dans le feu de l'action. S'il m'avait en partie excusé, il aurait entr'ouvert la porte au dialogue. Je ne veux pas passer pour un agneau, mais cet épisode m'a suivi comme un boulet. Je me réjouis en tout cas que Ricort, après toutes ces opérations, ait recommencé à jouer. » Bon sang latin ne saurait mentir ! Il ne faut pas trop chatouiller le tempérament de Luis, qui est loin d'en manquer.

Mais ces excès ne sont que le mauvais côté d'un joueur dont la qualité essentielle est la générosité. Luis est un petit peu brimé, d'ailleurs, de ne pas pouvoir donner libre cours à sa vitalité au sein du Paris-Saint-Germain. Son entraîneur, Georges Peyroche, lui a confié un poste d'arrière latéral qui l'oblige à trop de retenue. « Ce n'est pas très grave pour les rencontres à domicile. Les adversaires jouent très souvent avec deux attaquants et je me retrouve fréquemment en position de milieu de terrain. Par contre, à l'extérieur, je suis obligé de rester en retrait et comme je ne suis pas un spécialites du jeu défensif, je ne m'exprime pas comme je le voudrais. » Ce n'est d'ailleurs pas à un poste de défenseur, mais bel et bien à celui de milieu que Michel Hidalgo songe pour le futur international. Le dernier match de Coupe d'Europe contre Swansea décide définitivement le sélectionneur. La méforme de Genghini, l'indisponibilité de Giresse et Luis se retrouve sur la superbe pelouse de Feyenoord pour fêter sa première sélection devant la Hollande. « Je ne m'y attendais pas encore. J'était tout intimidé quand je suis arrivé au stage. Heureusement que j'ai retrouvé mon ami François Brisson. Je ne croyais pas qu'il était aussi facile de s'intégrer à un groupe qui avait tout de même bien réussi en Espagne. Mais les chevronnés n'ont pas évoqué le Mundial, je me suis senti totalement admis. » La belle vie commençait pour Luis.

En mai 1982, c'était la finale de la Coupe de France et à voir les images de la victoire, Luis était sans doute parmi les plus heureux. Ce furent ensuite les soirées européennes contre Sofia et Swansea. Du côté de Saint-Fons, la famille Fernandez n'était pas peu fière de la réussite de son rejeton. Finies les cours d'H.L.M., les soirées sans argent, les cinémas inaccessibles. Mais quand on évoque l'aspect financier de son métier, Luis parle avec méfiance. « Je n'ai jamais connu l'abondance et je sais ce que c'est que de se lever à six heures du matin pour posséder le strict minimum. Je n'ai pas de bagage intellectuel et je sais que l'après-football sera difficile pour moi. Cela ne m'empêche pas d'aider ceux qui m'ont permis d'être là aujourd'hui. Ma mère veut retourner à Tarifa. Elle fait construire une petite maison et quand il le faut, je lui envoie de l'argent. Mais je ne discute que très peu avec elle, ne serait-ce que par pudeur. Elle ne se rend pas compte de ce que cela peut être que jouer en équipe de France. Elle sait que je suis heureux, elle est contente et, de la voir ainsi, moi aussi je suis heureux. »

Quand je vous disais que l'histoire de Luis était une bien belle histoire, presque une aventure. La véritable carrière de Luis ne fait d'ailleurs que commencer. Pour preuve, à vingt-deux ans, il vient de signer son premier contrat professionnel. Ce sont donc quatre années que Luis va passer avec le Paris-Saint-germain. Les prochaines échéances qui lui sont promises ne lui permettent pas de trop penser à son avenir de footballeur. Il espère bien faire partie de l'expédition portugaise avec l'équipe de France, dès le début du mois de février. Une nouvelle étape qui devrait lui permettre d'entrer encore un peu plus dans la peau d'un international à part entière. Ensuite, ce sera, bien sûr, ce quart de finale tant attendu contre Waterschei. Le tirage au sort n'est peut-être pas aussi favorable que d'aucuns le pensent généralement. Les gros bras ont été évités, mais ce serait une terrible erreur que de ne pas considérer l'adversaire belge comme étant très dangereux. Luis Fernandez est pourtant confiant : « Je sais, par des rumeurs venues de droite et de gauche, que l'on attend une qualification pour les demi-finales. Je fais plutôt partie de ces optimistes. Un point important, pourtant, c'est que, pour la première fois, le match retour se déroulera à l'extérieur. Alors, toute la question est de savoir comment, sur le plan de l'état d'esprit, nous allons aborder ce premier match ». Paris-Saint-Germain va se présenter avec un visage nouveau. Il aura peut-être récupéré son stoppeur Thierry Morin, relevant d'une intervention chirurgicale sur son genou droit. Susic aura eu le temps de s'adapter un peu mieux aux automatismes de ses coéquipiers. Quant à Rocheteau, il faut lui souhaiter de connaître un peu moins d'ennuis avec ses ligaments et son tendon d'Achille. Alors, un petit peu en fonction des blessures, des méformes et des idées de l'entraîneur, on va compter sur Luis Fernandez pour pallier d'éventuelles défaillances.

L'ascension de ce joueur prouve encore une fois que Paris peut voir éclore de jeunes talents et qu'un enfant de la zone est tout aussi capable de devenir un exemple. Pour l'instant, Luis est avant tout l'idole des turbulents supporters du Parc qui emplissent le virage de Boulogne. Il serait bien étonnant qu'en renouvelant les mêmes matches qu'au cours de ces derniers mois, il ne devienne pas avant tout le favori de l'ensemble du public. Je suis sûr qu'alors la rumeur sera suffisamment forte, pour que, du côté de Tarifa, on apprenne qu'un garçon du pays a réussi la conquête de Paris. ⚽ ***Jean-Michel Larqué***

SPORTING

du public. Et s'ils commettent l'erreur de jouer avec une prudence excessive, s'ils laissent le Sporting dominer, ils pourraient bien craquer dans cette atmosphère « impossible ». Comme avaient craqué, lors du premier tour, les redoutables Soviétiques du Dynamo de Kiev. Déjà surpris chez eux (0-1), les coéquipiers de Blokhine se disaient, au vu du comportement de leur adversaire, que l'exploit était peut-être encore possible à l'extérieur. Mais sur leur terrain, avec l'appui inconditionnel d'une foule déchaînée, les joueurs du Sporting avaient balayé Kiev 3-0. Dans un style peu académique, mais avec une rage de vaincre décuplée par l'ambiance. En huitième de finale, c'est encore le courage qui avait prévalu : 2-2 à Sofia contre le C.S.K.A 0-0 à domicile : c'était déjà plus laborieux...

Cela, cependant, c'était en fin d'année 1982, à une époque où les hommes d'Oliveira conservaient encore suffisamment de fraîcheur physique pour pallier leurs insuffisances collectives. Depuis, la saison avançant, ils ont laissé beaucoup de leur vaillance et de leur vigueur dans un jeu qui s'apparente trop au hourra-football pour ne pas être excessivement dispendieux d'énergie. Ce qui leur a notamment valu ce revers cuisant face à Guimaraes évoqué plus haut. Le cas est classique, ordinaire : l'absence d'un fonds de jeu fait que l'on n'est jamais à l'abri d'une faillite « d'enthousiasme » et que l'irrégularité est souvent un compagnon fidèle.

Alors, pour le Sporting, tout peut en définitive arriver. Le meilleur comme le pire. Une soirée « héroïque » si Jordao, Lito ou Manuel Fernandez connaissent une forme optimale qui leur ouvrira les portes de la réussite. Un désastre si l'adversaire se met en tête de jouer crânement, en allant de l'avant.

Dans la première hypothèse, Oliveira sauverait sa tête et serait, sans doute, fêté comme un roi. Dans la seconde, il serait à coup sûr appelé à ne redevenir qu'un simple joueur. Ce qui lui permettrait certainement de méditer pour choisir une bonne fois pour toute sa voie... ⚽ ***Francis Huertas***

(suite de la p. 78) son habileté face aux cages adverses. Mais Nené n'est pas seulement un buteur. A la manière d'un Bernard Lacombe, il sait aussi jouer pour et avec ses coéquipiers, créer, organiser, remiser. Le troisième joueur de cette ligne d'attaque peut être Sheu (29 ans) ou le jeune Diamantino (24 ans), qui évoluent le plus souvent en position d'ailier à domicile, de faux-ailier lorsque Benfica, à l'extérieur, manifeste plus de prudence. Une prudence d'ailleurs toute relative et qu'Eriksson a l'intelligence de ne pas ériger en règle, l'adaptant plutôt aux circonstances. Ainsi, lors du match retour contre Lokeren, et après la victoire à domicile (2-0), Benfica laissa-t-il venir son adversaire en première mi-temps. Dominés, les coéquipiers d'Humberto étaient rapidement menés 1-0, score inchangé à la mi-temps. Nombre de formations adeptes des théories pseudo-modernes auraient alors « fermé la porte » en seconde période pour éviter l'égalisation adverse. Au contraire, Eriksson choisit la voie inverse. Si bien que l'on vit Benfica égaliser d'abord, puis vaincre sur le terrain de Lokeren.

« Le football est une chose simple, dit Eriksson. Pour bien jouer et pour gagner, il faut avoir confiance en ses moyens. Et pour avoir confiance en ses moyens, il faut être maître du ballon. Si l'on subit volontairement, notre sang-froid s'effiloche. Il faut imposer, au contraire... »

Une profession de foi sympathique et qui détonne un peu dans le concert réaliste d'aujourd'hui. Mais qui fait ses preuves à Lisbonne comme à Göteborg. Même avec une équipe dont la moyenne d'âge frise les 29 ans, ce qui permet au passage de tordre le cou à cette autre idée reçue sur les vertus soi-disant primordiales désormais de marathonien pour jouer au sommet.

« Cette équipe de Benfica, juge Eriksson, me plaît beaucoup. Elle a du caractère et une âme. Elle a des qualités techniques et de l'intelligence. Cela dit, je ne fais pas de paris sur l'avenir. Il nous reste à prouver que nous pouvons nous hisser au niveau des meilleurs clubs européens. Pour cela, il nous faudrait peut-être un ou deux joueurs supplémentaires de grande qualité. La Roma, que nous allons rencontrer en quart de finale de la coupe U.E.F.A., a Falcao et Bruno Conti... »

Eriksson reste réservé, et il a raison. Même si Benfica, fin janvier, a engagé un renfort de poids en la personne du joueur de Göteborg, Stromberg, milieu de terrain de 23 ans, qui a prouvé tout son talent la saison passée, Benfica, par exemple, aurait notamment besoin d'un véritable ailier qui lui permettrait d'aller jusqu'au bout de ses intentions offensives. Mais, en l'état actuel des choses, l'équipe la plus titrée du Portugal est bien séduisante. Et l'on peut parier que le double affrontement avec la Roma, qui elle aussi joue plutôt de manière ouverte (par rapport aux autres équipes italiennes), est prometteur. Eusébio, l'ex-gloire de Benfica, reconverti en détecteur de jeunes talents et en espion des futurs adversaires de Benfica, aura pu communiquer à Eriksson des renseignements précieux sur les forces de l'équipe romaine, mais aussi sur ses faiblesses. Et avec l'avantage du match retour à domicile, dans un « Estadio da Luz » qui peut accueillir 75 000 personnes sous son éclairage rénové qui est aujourd'hui l'un des meilleurs d'Europe, on pourrait très bien retrouver Benfica en demi-finale de cette coupe U.E.F.A. Ce qui fait rêver tout le monde, et particulièrement les trois « stars » de l'équipe, Alves, Humberto et Nené, alléchés par la chance d'une fin de carrière éblouissante.

« Cette saison est particulièrement importante pour Benfica, dit Alves. Et, pour la plupart d'entre nous, elle est même doublement importante. Car nous sommes aussi impliqués dans l'aventure de la sélection nationale qui est bien partie pour gagner sa place en phase finale du championnat d'Europe des Nations. »

29 ANS DE MOYENNE D'ÂGE : L'EXPÉRIENCE.

C'est que Benfica fournit l'essentiel de ses joueurs à Otto Gloria, désormais responsable technique de la sélection portugaise. Bento, Pietra, Humberto, Bastos Lopes 1, Veloso, Carlos Manuel, Alves, Sheu, Chalana, Nené sont des titulaires à part entière. Diamantino est en train de le devenir (les autres joueurs étant Inacio, Enrico, Costa, Gomes, de Porto et les deux vedettes du Sporting Oliveira et Jordao, ce dernier étant d'ailleurs discuté). Cette prédominance de Benfica en sélection explique d'ailleurs le redressement de cette dernière en même temps que celui du club. Le Portugal, dans le groupe éliminatoire 2, a pris la tête devant la Pologne, l'U.R.S.S. et la Finlande. Deux matches, deux victoires. En Finlande d'abord (2-0), au Portugal ensuite face à la Pologne (2-1).

L'équipe de France pourra d'ailleurs certainement juger de l'euphorie actuelle de Benfica en ce mois de février (le 16) lors du match amical qu'elle jouera au Portugal.

Une euphorie que seuls le temps et la retraite (quand ?) des joueurs les plus âgés semble désormais devoir interrompre. A moins qu'Eusébio, dont le travail semble apprécié de tous à Lisbonne, et qui est paraît-il très doué pour dénicher les jeunes talents, ne révèle prochainement d'autres Alvès, d'autres Néné ou d'autres... Eusébio. Ce qui arrivera fatalement. Car le football portugais, même s'il tourne en rond entre Porto, le Sporting et Benfica, qui raflent tous les titres (les autres clubs ne faisant que de la figuration), et même s'il n'est pas structuré comme ceux de la plupart de ses voisins, permet toujours l'éclosion d'artistes des terrains vagues. Des joueurs de personnalité.

A tout cela, on pense du côté de Benfica. Mais on veut surtout savourer le présent. Un présent qui a un goût délicieux de passé. Comme en 61, où les Coluna, Aguas, Augusto ou Cavem avaient fait plier les ténors de Barcelone qui avaient nom Kubala, Kocsis, Czibor ou Suarez. Comme en 62, où le grand Real de Madrid, avec ses Di Stefano, Puskas ou Gento avait encaissé cinq buts par les mêmes Aguas, Cavem, Coluna et le petit dernier Eusébio. C'est le même vent qui souffle de nouveau sur le « Estadio da luz ». Celui du football-spectacle, du panache, des buts à la pelle... Un football d'un autre temps qui fait pourtant figure, face aux parodies du réalisme, de jeu évolué.

En 1968, lorsque Benfica jouait et perdait (4-1) face à Manchester United et les 100 000 spectateurs de Wembley sa dernière finale de coupe d'Europe, Torres était au sein de la ligne d'attaque. Il est désormais entraîneur de l'équipe de Warzim. Après la déroute de celle-ci face à Benfica, il y a quelques semaines, en championnat, il avouait : « On a pris six buts et, pourtant, je suis heureux. Car j'ai retrouvé une grande équipe de Benfica qui me rappelle beaucoup celle dans laquelle je jouais... Bravo, Monsieur Eriksson ! »

Et si le Benfica 83 rejoignait ses glorieuses devancières ? ⚽ **Francis Huertas**

onze
N° 87
PARAÎTRA
LE
9 MARS

FOOT CENTER N°1

FOOT-CENTER B.P. 4. 21380 MESSIGNY S.A. AU CAPITAL DE 150 000 F RCS DIJON B 312 857 519 (79 B)

JUVENTUS **Réf. JUV** | LIVERPOOL **Réf. LIV** | LEEDS **Réf. LEE**

DALLAS-US **Réf. DAL** | MIAMI **Réf. MIA** | VANCOUVER **Réf. VAN**

SAN DIEGO **Réf. SND** | BOSTON **Réf. BOS** | MEMPHIS **Réf. MEM**

CADEAU
pour toute commande avant **le 28/02/83**
Le porte-clés GANT DE BOXE

NANTES **Réf. NAN**

FRANCE **Réf. FRA** | ALLEMAGNE **Réf. ALL** | ITALIE **Réf. ITA**

St-ÉTIENNE **Réf. STE** | SOCHAUX **Réf. SOC**

ANGLETERRE **Réf. ANG** | BARCELONE **Réf. BAR** | CHICAGO **Réf. CHO** | ATLANTA **Réf. ATL**

BRÉSIL **Réf. BRE** | ARGENTINE **Réf. ARG**

PARIS St-GERMAIN **Réf. PSG** | BORDEAUX **Réf. BOR**

	Maillot 8 ans ou 12 ans	Maillot 0/1 - 2/3 - 4/5	Equipement 8 ans ou 12 ans	Equipement 0/1 - 2/3 - 4/5
BORDEAUX-SOCHAUX-NANTES	**146 F**	**167 F**	**248 F**	**270 F**
PARIS ST GERMAIN	**143 F**	**165 F**	**244 F**	**265 F**
FRANCE	**157 F**	**178 F**	**259 F**	**281 F**
ST ÉTIENNE	**154 F**	**175 F**	**254 F**	**276 F**
LEEDS-ATLANTA-VANCOUVER-BARCELONE-CHICAGO STINGS-ANGLETERRE-AUTRICHE-BOSTON-MEMPHIS	**135 F**	**157 F**	**248 F**	**270 F**
MIAMI-DALLAS	**140 F**	**162 F**	**254 F**	**275 F**
JUVENTUS	**146 F**	**167 F**	**254 F**	**275 F**
ARGENTINE - SAN DIEGO	**156 F**	**178 F**	**259 F**	**281 F**
BRÉSIL-ALLEMAGNE-ITALIE-ESPAGNE	**123 F**	**145 F**	**224 F**	**246 F**

104 F
SAC ADIDAS FLORIDE
Réf. SACFB

EN VENTE ÉGALEMENT
ESPAGNE **Réf. ESP** | AUTRICHE **Réf. AUT**
(voir tableau ci dessous)

Composition et origines diverses selon approvisionnements. Vous référer aux indications figurant sur les articles. En cas de non satisfaction remboursement ou échange possible

Offre valable jusqu'au 28/02/83 dans la limite des stocks disponibles.

050 BON DE COMMANDE à retourner à FOOT CENTER **BP 4 - 21380 MESSIGNY**

(ÉCRIRE LISIBLEMENT EN LETTRES CAPITALES)

FRAIS D'ENVOI	COMMANDE – de 170 F		COMMANDE + de 170 F	
	Simple	Recomm.	Simple	Recomm.
FRANCE	8,10	13,70	11,60	17,20
DOM	15,90	21,30	26,70	32,30
TOM	22,10	27,80	39,60	45,30
Marché Commun	8,10	19,20	13,60	24,40
Outre-Mer	Minimum 33 F		Minimum 43 F	

Mode d'expédition
- ☐ Simple **(aux risques et périls du destinataire)**.
- ☐ Recommandé
- ☐ Contre-remboursement (commande minimum de 180 F) + taxe postale en vigueur 16,70 F
- — Pour l'étranger mandat-lettre uniquement (pas de contre remboursement)

Ci-joint règlement libellé à l'ordre de FOOT CENTER
- — Par chèque bancaire
- — Par chèque postal
- — Par mandat-lettre joint à la commande

Dans ces trois cas (économise la taxe CRBT

Attention :
Paiement par timbre poste refusé

ARTICLE OU ÉQUIPE	RÉF	(1)	TAILLE (2)	Qté	PRIX unitaire	TOTAL
(Voir tableau ci contre)	FRAIS D'ENVOI					
	TOTAL A PAYER					

(1) Indiquer : M pour maillot. E pour équipement
(2) Indiquer la taille : 8 ans. 12 ans. 0/1, 2/3, 4/5 ou en cm. suivant tableau de prix

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
LOCALITÉ
CODE POSTAL
B. DISTRIB
SIGNATURE DES PARENTS POUR LES MOINS DE 18 ANS
ANNÉE DE NAISSANCE

NOUVEAU 6F

RIGIDE